

de Genre et d'Espèce et l'étrouitresse du lien de la consanguinité. Cela paraît tout à fait certain, et quoi qu'on en dise, le reptile n'est pas devenu un oiseau, et le pigeon ne sera jamais un aigle.

Les Espèces sont contiguës et successives, comme les Idées, et corrélatives comme elles ; mais elles ne s'emboîtent pas, et ne s'engendrent pas les unes les autres. Tels, d'un ouvrage sans fin, les tomes successifs, rangés côte à côte, dont chacun fait suite à l'autre, mais desquels on ne peut pas dire que le volume qui précède, engendre matériellement celui qui suit. Le Singe est l'avant-propos de l'Homme, son prédécesseur, mais il n'est pas son aïeul. En d'autres termes, les Espèces sont voisines les unes des autres, comme les sillons des champs, comme nos volumes de tout à l'heure, mais séparées, avec des solutions de continuité que, seule, l'imagination comble (parce qu'elle perce et entrevoit le travail idéal) mais que l'observation expérimentale est impuissante à supprimer. Les Espèces se succèdent dans un ordre à la fois, rationnel et chronologique ; mais, sans s'enchaîner réciproquement, et sans sortir l'une de l'autre, comme les nœuds étagés d'un palmier. Un même Esprit les conçoit et les réalise, l'une après l'autre. Elles apparaissent à leur heure, mais elles ne s'engendrent pas d'elles-mêmes. La chaîne des êtres se réduit à n'être qu'un *chapelet*. La vérité ontogonique est mitoyenne avec la théorie de Cuvier et avec celle de Darwin.

La genèse des êtres est un étagement de créations, de créations spéciales et successives d'espèces, avec des variations et des sélections dans l'intérieur des espèces. Et Moïse peut concilier les deux opinions rivales, si l'on prend les jours bibliques, pour des périodes géologiques. Tout ne fut point créé d'un coup et à la fois, mais, tout est créé tour à tour et perpétuellement ; et la lignée des êtres n'est ni close, ni épuisée. Après le singe qui ne parle pas, survint

l'homme qui parle; celui-ci n'est pas le descendant de celui-là; il est son suivant dans la série des êtres; il est l'échelon qui vient après et qui, immédiatement, monte plus haut. Après l'homme viendra ce que je ne sais; mais, assurément, l'homme n'est point le dernier mot de l'Esprit infini; ce serait médiocre et affligeant. Et, ainsi de suite, sans fin ni terme; Dieu en a, à créer, pendant l'éternité des éternités. Les espèces sont donc créées successivement, en même temps que sont décrétées telles harmonies environnantes que de droit; en ce qui est, par exemple, des couches et périodes géologiques, de la concordance des saisons et des climats, etc.

Mais le tout, me fatiguerai-je à le redire, est toujours d'ordre purement idéal et métaphysique, et néanmoins réel et vivant.

— La *loi des Concordances* est une des nécessités les moins évitables d'entre toutes celles qui se trouvent impliquées en la logique impeccable qui préside à l'œuvre de Dieu. Elle s'applique à tout, ou du moins à une énorme quantité de phénomènes...

Dans leurs études biologiques, les savants aiment à produire cette conclusion : la Fonction crée l'Organe. J'y veux revenir. Dans le domaine du Réalisme idéaliste, cette formule est recevable; d'où les savants qui soutiennent cette théorie sont à leur insu, des idéalistes; et c'est une situation bien amusante de leur part. Ils se croient matérialistes, et ils propagent sans s'en douter une doctrine hautement idéaliste, qui est fort subtilement l'exacte vérité spirituelle. Car, dans le domaine du Nominalisme matérialiste, cette formule est insensée. Il suffit d'un peu de réflexion pour en distinguer le néant. La fonction, assurément, ne peut pas précéder l'organe qui lui est indispensable. On devrait, sinon, pouvoir aussi bien dire que la balle crée le fusil, ou que le regard crée l'œil. Il faut l'organe, d'abord, pour que la fonction puisse s'accomplir; *ante mare, undæ*. La relation entre l'organe

et la fonction est étroite, sûrement, mais c'est un boiteux raisonnement que celui qui donne à celle-ci le pouvoir de créer celui-là, car, sans l'organe, comment pourrait-il exister une fonction ?

En définitive, la loi qui unit nos facultés spirituelles à nos apparents organes corporels est celle des concordances logiques.

Je me garderai bien de dire que la fonction existe seule, en donnant cette raison que nos organes corporels et matériels n'existent pas réellement. Au contraire ; tout est réel, bien qu'immatériel. La Création divine est sérieuse ; et nous sommes dans le monde idéal comme si la Nature, et les corps, et les choses, étaient réellement et positivement matériels. Donc, tous les travaux de la Science sont bons, utiles, excellents, et peu importe qu'elle ne soit pas matérielle, la base est loin de leur faire défaut. Cela posé, la seule version qui soit juste, est donc : La fonction perfectionne l'organe ; mais à la condition que la fonction soit modérée ; car elle ruine l'organe, si elle est excessive.

Reprenons l'examen des Espèces. L'Esprit qui crée les Espèces (EN CECI, CUVIER A RAISON) donne à chacune d'elles une gamme de variations intérieures, et ces variations semblent, elles, résulter des conditions environnantes et causales, indiquées par l'autre école (ET, EN CECI, DARWIN A RAISON). Le Transformisme n'a de véracité que dans l'intérieur des espèces et pour ce qui est des variations intimes de chacune d'elles. Mais, le Transformisme ne déborde point hors du vase de l'espèce ; il ne transporte point, au delà, son effet ; il ne fait pas d'un singe, un homme, non plus qu'il ne peut ramener l'homme, si dégradé soit-il, à n'être qu'un singe. Une frontière inéluctable entoure les espèces, et ce n'est que dans l'enceinte inabordable et défendue de chaque espèce, que les variations s'accomplissent.

Et ces variations, encore, sont autant de sous-créa-

tions dérivées. Les influences de la Nature n'en sont pas cause; il y a là coïncidence décrétée; et cette coïncidence, comme tout le reste, est l'œuvre de l'Esprit éternel qui coordonne, à la fois, la cause seconde et l'effet, le tableau et le cadre, et dont la logique assure une concomitance parfaite entre les phénomènes, leurs conditions, et leurs apparentes conséquences. Tous ces phénomènes ne sont autre chose que la procession logique et sage de ses concepts *successifs*, et que l'harmonie et l'équilibre mathématiques de ses idées *simultanées*. Il faut cesser de disputer, et il faut saisir la vérité supérieure et transcendante, en se détachant de la séculaire et trompeuse contemplation des faits; il faut aller se dissoudre dans la prodigieuse et unique Pensée de qui l'activité infinie crée l'éternel et mouvant mirage des choses, des corps, des événements et des mondes. Et, soit dit en passant, les criminels ne constituent pas un genre, mais seulement des particularités individuelles. Comme l'erreur, le crime est, jusqu'à présent, inhérent à l'humanité tout entière. D'où, les classifications tentées, par rapport aux criminels, par Lombroso et consorts, sont vaines et anti-scientifiques.

— Il convient enfin, et transcendantalement, de remarquer que les corps et la matière n'existant pas, il en résulte que la Paternité, la procréation naturelle ne sont, comme je l'ai dit, que des simulacres. En définitive, tout engendrement s'effectue par l'opération du Saint-Esprit. L'unique Père, l'unique Créateur, c'est Dieu. D'où, n'ayant point de père naturel, nous n'avons, ni les uns ni les autres, d'ancêtres ni d'aïeux. Donc, les espèces ne sont pas le résultat d'une sélection *naturelle*; mais la vérité est, que tout est *créé*, que tout est l'œuvre de Dieu; que l'espèce et l'individu sont faits et entretenus par lui seul. Quiconque n'a point la notion de l'Universel, n'a point la notion de la Vérité, non plus la notion de la Divinité.

L'individu est indivis avec l'universel. Cela étant, on s'évertuera en vain à chercher des espèces équivoques; il ne peut y en avoir; cela est impossible, en ce sens du moins qu'elles confirmeraient la thèse Darwinienne. Le *Pithecanthropus erectus* trouvé par M. Dubois, médecin hollandais, à Java, n'est pas le spécimen d'une espèce intermédiaire; cela, je le répète, est impossible. Au pis aller, et en admettant que les os dont il s'agit soient bien ceux d'un seul et même sujet, celui-ci ne peut être qu'un métis.

— La vérité est simple, et on peut l'apercevoir, aisément, dans l'œuvre de Dieu, qui est toute métaphysique et qui est une œuvre de pure logique. Dieu a tout pensé, les Astres, notamment; puis sur chacun d'eux, mais ne parlons que de la Terre, les périodes géologiques, les règnes, et les espèces, par des Idées, principales, secondaires et corollaires, se gouvernant, se commandant l'une l'autre, mais distinctes et séparées; présentant une vaste et unique parenté; mais du fait même de la logique, ayant des caractères parfois opposés, propres et tranchés, au milieu de leurs similitudes natives. Il a pensé dans chaque règne, les Embranchements, et dans chaque embranchement toutes les variétés possibles qui devaient constituer les Classes, et ainsi de suite, en descendant, par les Ordres, les Familles, les Genres, les Espèces, les Individus; en plaçant le type essentiel et fondamental dans chaque Universel, et la variété, par rapport à ce type, dans le Particulier, dont les singularités individuelles, par conséquent, demeurent toujours dans les limites du Type, de l'Universel, dont ce Particulier dépend. Tout ceci est dans une gradation étroite et serrée, sur le plan métaphysique de l'Esprit, mais, avec des écarts et des solutions de continuité inévitables, sur le plan physique et phénoménal. Les Idées s'enchaînent; les Représentations des idées ne font que de se succéder; pour celles-là il n'existe qu'une suite unitaire et inin-

terrompue de concepts ; pour celles-ci, il y a, nécessairement, des démarcations caractéristiques et forcées sans lesquelles les Variétés, confuses et imprécises, ne seraient point des variétés, des différences. D'où l'on peut conclure que l'observation, l'expérience et l'analyse scientifiques ne doivent et ne peuvent relever, sur le plan physique, que des hiatus et des sauts, et qu'elles donnent pleine raison à Cuvier ; et que, au contraire, le raisonnement et la synthèse philosophiques perçoivent et sentent, sur le plan métaphysique, le lien spirituel, la liaison occulte et ininterrompue des êtres, et qu'elles autorisent, chez Geoffroy Saint-Hilaire et consorts, les théories du Transformisme... purement mental. Ainsi, et par une étrange et plaisante conséquence, le Spiritualiste, qui fera de l'Analyse, s'enlizerà dans les Faits et dans la Physique, car les faits ne sont que des chausse-trapes placées sous les pas de l'observateur positif ; il ne verra rien que des choses éparses et détachées ; et le Matérialiste, qui fera une Synthèse aura, même au mépris des faits, la vision supérieure et impérieuse d'un enchaînement unique, et, à son insu, il quittera les sentiers de la science naturelle et positive, pour s'embarquer sur les larges flots profonds de la Métaphysique. Quoi qu'il en soit, et en résumé, *tout est création*. Et sur le plan métaphysique, il n'y a qu'une seule Espèce ; tandis que sur le plan physique, il y a pluralité d'Espèces.

Combien l'antagonisme des Idées qui est, au fond, tout l'Univers et l'unique raison d'être de ce qui est, éclate ici, puissant et suggestif ! L'Unité de composition organique de Saint-Hilaire est vraie, mais avec son corollaire obligatoire : variabilité des Espèces. La Fixité des Espèces de Cuvier et d'Aristote, d'autre part, est vraie aussi. C'est parce qu'ils sont tous des vérités, que les Contraires, nés de la Pensée toute-puissante, sont, sur le plan physique des Actes-états, c'est-à-dire des faits mélangés, complexes, obscurs, par conséquent ;

dans le réseau desquels, dès lors, chacun de nous peut ne considérer et ne retenir qu'un processus, qu'une piste. Mais, cette vue particulière et circonscrite ne sera qu'une vérité particulière et limitée; elle ne sera pas la Toute Vérité; et il y aura un tort extrême à faire profession de n'envisager avec entêtement que ce processus particulier et isolé. Voilà ce qui constitue les écoles, les sectes, les intolérances, les fanatismes; mais, cela fait, en même temps, les Analyses, pleines de richesse et de fécondité. Mon Dieu, que l'Homme est donc encore jeune! D'autre part, la Synthèse supérieure admet tout, embrasse tout, voit tout, c'est-à-dire tous les Contraires, tous les Antonymes; elle les voit allant du même pas et se détachant du même point; et elle domine, ainsi, de très haut, les exclusivismes et les intransigeances des méthodes de détail, sans que, cependant, l'utilité de celles-ci soit ni puisse être une minute contestable. En résumé, rien n'est supprimable ni dédaignable, dans l'effort et dans le travail de l'esprit; tout y est fructueux et nécessaire, et la sagesse se bornerait à souhaiter que l'empirique Analyste n'y injuriât point l'Idéaliste, le philosophe, qui généralise; ni réciproquement que celui-ci n'eût point de mépris pour l'autre; et que tous deux demeuraient bien persuadés que leur tâche respective est belle, conforme aux lois du Progrès, autant qu'efficace à sa réalisation.

Les Espèces sont fixes; les variabilités ne s'effectuent qu'à l'intérieur de chaque Espèce. Par suite, le Progrès est à peu près nul, à tout le moins insensible, dans l'enceinte de l'Espèce, où les supériorités et beautés individuelles ne sont que des particularités, ou variétés, applicables à l'Espèce, ne sont que des flammes inégales et plus ou moins hautes, d'un même foyer. Le Progrès n'est réel et palpable que d'une espèce à l'autre; chacune formant là un degré, toujours plus élevé, de l'Évolution totale, ascendante et éternelle. Ainsi des Espèces se sont succédé; ainsi des Espèces se succède-

ront, et cela, à l'infini, toujours meilleures, toujours plus belles, toujours plus nobles, non seulement dans le sens de l'intelligence, mais dans le sens spirituel, c'est-à-dire au point de vue métaphysique. Néanmoins, et tout en demeurant soumise à cette loi générale, l'espèce humaine présente plus d'élasticité et de souplesse, et jouit d'un horizon plus vaste que les autres. A raison du rang qu'elle occupe dans la série montante des êtres, des groupes spécifiques; à raison des facultés qui lui ont été octroyées, de la dose d'esprit qu'elle a reçue, des douleurs dont elle est capable, et des énergies qu'elle possède, elle peut parcourir un champ plus étendu et varier extrêmement ses types généraux et particuliers. De la sorte, au travers de ces variations innombrables, elle peut développer une vraie multitude de progrès individuels et collectifs, avant de céder la place à une Espèce meilleure et supérieure.

= Je dirai ici un grand et dernier mot sur la Trinité, et sur la Création du Monde (V. la Kabbale).

Tous les corps sont un seul Corps (Chimie).

Tous les gaz sont un seul Gaz.

Tous les métaux sont un seul Métal.

Toutes les substances sont une seule Substance.

Toutes les espèces sont une seule Espèce (Biologie).

Tous les minéraux sont un unique Minéral (Minéralogie).

Tous les végétaux sont un unique Végétal (Botanique).

Tous les animaux sont un unique Animal (Zoologie).

Tous les hommes sont un unique et seul Homme (Anthropologie).

Tous les êtres sont un seul et unique Être (Ontologie).

Or, tout est contenu, tout prend naissance, dans l'ultime Trinité que voici. Et cela fait que :

Toutes les sciences sont une Science ;

Toutes les religions sont une Religion ;

Et toutes les philosophies sont une Philosophie.

Il faut prendre le Sensible et l'Intelligible (qui ne font qu'un) à leur source.

Cette source, c'est l'Esprit suprême, unique, total, et infini, l'Absolu.

Et celui-ci, au chef de sa Création, spirituelle et éternelle, pose d'abord trois Principes, qui sont multiples d'aspects.

Il conçoit, c'est-à-dire qu'idéalement il crée, savoir :

I. L'AIR, qui se confond avec l'*Espace* et avec l'*Éternité*. C'est ici l'Infini, l'immensité, de lieu et de durée, sans commencement ni fin.

C'est le Premier Principe. Il donne force, naissance et vie à tout le reste, sans exception. C'est aussi l'Abstrait; et c'est le *Père* qui est dans les cieux.

L'Air-Espace-Éternité, Principe premier, est la Puissance éternelle, la Force fondamentale; c'est l'Intellection, la Pensée en soi, muette encore, pleine d'Idées, de Vérités et de Volontés contradictoires.

C'est l'Actif. C'est le Concevant qui contient l'Abîme du Possible, où bouillonnent les Contraires, et d'où tout sortira. L'Air est le formant de tout ce qui est, chimiquement, physiquement, et métaphysiquement. La vraie composition de l'Air *pur* est, sans doute, encore inconnue de nos jours. Il contient et procure, seul, tous les éléments universels et protoplasmiques des choses et des êtres.

C'est l'air qui est le réel père philosophal.

II. L'EAU, qui correspond au *Mouvement*. L'eau descend, va au plus bas, sur la terre, et jusqu'en enfer (*infern*). Elle procède de l'Air.

C'est le Deuxième Principe; c'est le Concret; c'est le Fils; c'est l'Esprit du Mal, ou Satan.

L'Eau-Mouvement est le point du départ, l'origine, la manifestation, la splendide orchestration de la Vie universelle. C'est le Principe Réalisateur, l'Exprimeur; c'est la Parole, le *Verbe*. Il est plein de Mots et de

Tumultes. C'est, d'abord, le Mal, sorti du Premier Principe et descendu au Plus-Bas.

C'est le Passif. L'eau est incompressible et ne peut être réduite à un moindre volume. Mais sous l'action du Feu, elle se volatilise, s'évapore, et se transforme. Elle diminue partout; tend à disparaître; elle va lentement vers la mort; et la mort du Deuxième Principe sera le Salut du Monde, le Commencement de l'Ère divine, de l'ère céleste, la première heure de la Rédemption et de la Résurrection générales (1).

III. LE FEU, qui correspond au *Temps*. Il monte vers en Haut; il consume tout; il épure et transforme tout. Il procède des deux autres. Il est, d'ailleurs, davantage un agent, un moyen, qu'il n'est un principe proprement dit. C'est l'Effort, le Labeur divin. C'est l'Esprit du Bien, ou le *Saint-Esprit*.

Le Feu-Temps est le Purificateur; c'est le Perfectionneur. C'est donc l'Intelligence, l'Esprit, en sa tendance bienfaisante et lumineuse, soit : la Raison, la Sagesse. C'est l'aspiration éternelle vers le Mieux, le Meilleur, le Plus Beau. Il est plein d'actions, d'élan, d'essors. C'est le Bien, et il est, on le sait, un Perfectible inépuisable et à jamais infini. C'est l'Activité, l'ascension vers l'infinie et inaccessible Perfection, vers la paradisiaque, éternelle, progressive et merveilleuse Beauté.

Et l'on a, ainsi, l'ultime Trinité, mystère profond jusqu'alors, où tout est Un, où Un est trois, *una et trina*, et qui est la Source de tout ce qui est. Et cette trinité est divine; elle est, à la fois, intellectuelle et réelle; elle est en Dieu, l'Absolu, le Pur Esprit, seul et éternel Penseur-Créateur des choses, et des êtres, et de leurs rapports; de qui ces trois catégories, sont les trois personnes premières, au sens étymologique de rôles,

(1) On voit quelle faute commettaient ceux qui faisaient du prétendu : *Enfer*, le lieu du *Feu*; quel que soit le sens, physique ou métaphysique, qu'on se plaise à donner à ce dernier mot.

de masques, d'individuations, ou d'Éons supérieurs.

Et cette Trinité fondamentale se ramifie à l'infini.

De là, s'ouvrent deux grandes Divisions maîtresses :

Le Monde Inorganique.

Et le Monde Organique.

Et tout se déroule sans lacune.

Du minéral au sarcode, de la monère et de l'amibe jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu, une chaîne magnifique et ininterrompue monte, sans brisure, et montera sans fin.

= Pour finir, un dernier mot sur l'Évolution.

Tout a commencé, tout a évolué, ai-je dit.

La Matière a, sinon disparu, du moins perdu entièrement son ancien aspect et revêtu le caractère de chose spirituelle, imaginaire et idéale.

Cela a pour conséquence de rayer toute théorie d'Évolution *matérielle*, qui ne serait due qu'à des causes *naturelles*, à la concurrence vitale, et aux seules propriétés ou influences des milieux et des hérédités, car les milieux sont factices, et tout lien généalogique entre les êtres demeure supprimé.

Mais ceci ne détruit nullement le principe lui-même de l'Évolution, soit du Progrès. Seulement, nous la transportons, dorénavant, dans le ressort de la Volonté souveraine et créatrice ; et, ainsi, loin de l'anéantir, nous fortifions et consolidons, plus que jamais, cette belle et consolante espérance générale, qui passe à l'état de certitude. Le Progrès, c'est la signature de Dieu.

Cette évolution obéit à une méthode unique et uniforme, à un plan divin. Elle est *une*, bien que multiple. La même directive préside à toutes les évolutions particulières, sans exception aucune : physiologiques, zoologiques, botaniques, inorganiques, sociales, religieuses, politiques, morales, scientifiques, etc.

Dans toutes les directions, dans tous les ordres, dans toutes les régions, en n'importe quelle série que nous la considérons, cette évolution a le même rythme, le

même point de départ, le même but; et son but est l'unique raison d'être de ce qui est, la seule cause de la création, la seule justification de l'œuvre de Dieu.

Cette Évolution est *logique, esthétique et morale*.

1° Du point de vue *logique*, elle épuise tous les Possibles, en partant du plus petit, pour aller au plus grand; elle va du simple au composé, du voisinage de zéro au maximum toujours reculant.

2° Du point de vue *esthétique*, elle épuise tous les Possibles, en partant du plus laid et de l'informe, pour aller vers le plus beau.

3° Du point de vue de *l'éthique*, elle épuise tous les Possibles, en partant du moins bien, de l'imparfait, du Mal, pour aller éternellement, et sans fin, vers le bien, vers le mieux, vers le Parfait. C'est ici, le but de l'évolution, la cause de la création, la finalité de la vie, la raison de l'effort et de l'activité de Dieu.

Ainsi donc, l'évolution est menée par Dieu.

Un mot complète ces déductions. Il n'y a point de généalogie, réelle et physique, d'individu à individu. Il n'y a de généalogie directe que du Créateur à la créature. Ceci va désoler nombre de gens qui aimeraient mieux descendre des singes que de procéder de Dieu. Tout est *créé* et créé successivement par Dieu. La créature ne crée, ni ne procrée la créature. Ainsi, en définitive, toutes les créatures ont, entre elles, dans le sein de l'Universel dont elles relèvent, une unique parenté (pour ainsi dire, car en réalité le vrai c'est l'identité et l'unité), la parenté *collatérale*. Par exemple, tous les hommes ne sont qu'un homme : Adam; mais, comme pluriels de l'universel Humanité, nous sommes tous à considérer, comme des Collatéraux et des Consanguins. *Dieu est le Père*, le Père unique de tous, le seul Créateur, le seul Auteur de tout ce qui est, et de ce qui apparaît successivement. *C'est le seul ancêtre*. Les êtres du plan contingent se succèdent, mais ne s'engendrent pas. Il s'ensuit que l'Inorganique pré-

cède l'Organique rationnellement, mais non que l'Organique provient de l'Inorganique; le Végétal devance l'Animal, mais l'Animal n'est pas le fruit ni le produit du Végétal; l'inanimé vient avant l'animé, et l'animé vient avant l'être pensant et intelligent; mais l'inanimé ne peut pas du tout créer ou procréer l'animé; et, pas davantage l'inconscient et le privé de raison ne peut engendrer un être supérieur, soit un être doué de conscience, d'esprit et de raison. Ici une observation incidente : le polygone, en multipliant ses côtés, aboutit au cercle. Ceci a été dit, mais mal dit jusqu'à présent, par les mathématiciens; ce qui n'empêche pas que cela soit exact et simple. En effet, une ligne droite, c'est un point en voyage. On peut, ainsi, réduire successivement chaque ligne, ou côté, du polygone à un point; et de là, sa transformation en cercle s'opère naturellement. Et c'est de même pour le polyèdre, qui, par un procédé analogue, devient sphère. Or, cela rapproche les matières cristalloïdes des matières vivantes, soit le monde inorganique du monde organique, au moins de ce point de vue géométrique, du point de vue de cette évolution de la Forme. Pure antécédence, d'ailleurs. L'inférieur est l'antécédent logique du supérieur, mais il n'est pas, et ne pourrait pas en être le générateur. L'opinion matérialiste contraire est une simple ineptie. La chaîne des êtres est une succession graduée, une progression logique, et non pas une généalogie naturelle, une filiation physique et matérielle. Il faut, à tous les degrés, l'intervention d'une Puissance Surnaturelle. Aussi, l'Univers est-il l'étagement des *créations* incessantes et infinies du seul donneur de vie qui est Dieu.

Je veux saluer, en passant, et avant de poursuivre, les travaux d'Agassiz, l'illustre naturaliste suisse, dont, après M. Mathias Duval, je vais transcrire une page superbe :

« Ces coupes naturelles de la classification ont
« été instituées par l'intelligence divine comme les
« catégories de sa pensée, et nous ne sommes, dans
« nos essais d'explication de la nature, que les inter-
« prètes inconscients d'une conception divine.
« Quand, orgueilleux philosophes, nous croyons
« inventer des systèmes scientifiques, et classer la
« création par la seule force de notre raison, nous
« ne faisons que suivre humblement, que repro-
« duire, à l'aide d'expressions imparfaites, le plan
« dont les fondements furent jetés à l'origine des
« choses. Ces systèmes désignés par nous sous les
« noms des grands maîtres de la science qui, les
« premiers, les proposèrent, ne sont que la traduc-
« tion, dans la langue de l'homme, des pensées du
« Créateur. S'il y a quelque vérité dans la croyance
« que l'homme a été fait à l'image de Dieu, rien
« n'est plus opportun pour le philosophe que de s'ef-
« forcer, par l'étude des opérations de son propre
« esprit à se rapprocher des œuvres de la raison di-
« vine. Qu'il apprenne, en pénétrant la nature de
« sa propre intelligence, à mieux comprendre l'intel-
« ligence infinie dont la sienne n'est qu'une émana-
« tion. Une semblable recommandation peut, à pre-
« mière vue, paraître irrespectueuse. Mais, lequel
« est véritablement humble? Celui qui, après avoir
« pénétré les secrets de la Création, les classe sui-
« vant une formule qu'il appelle orgueilleusement
« son système scientifique, ou celui qui, arrivé au
« même but, proclame sa glorieuse affinité avec le
« Créateur, et, plein d'une reconnaissance ineffable
« pour un don aussi sublime, s'efforce d'être l'inter-
« prète complet de l'intelligence divine, avec la-
« quelle il lui est permis, bien plus, il lui est, de

« par les droits de son être, ordonné d'entrer en « communion. »

Et maintenant, reprenons notre sujet et notre théorie.

Des savants nombreux, ai-je dit déjà, ont cru trouver la distinction entre la Race et l'Espèce, dans la possibilité, ou non, du croisement. Les croisements entre individus de même espèce, mais de races différentes, seraient toujours possibles et donneraient des métis qui pourraient toujours se reproduire. La fécondité des unions serait ici sans limite.

Au contraire, les croisements entre individus d'espèces différentes seraient impossibles, ou s'ils avaient lieu, leur produit, dit hybride, serait infécond, ou s'il était fécond, cette fécondité serait très limitée dans sa *descendance*; d'où, l'hybride ne se perpétuerait pas.

Mais ces principes sont à peu près de nulle valeur.

Car, il y a des hybrides, ou réputés tels, qui se perpétuent plus ou moins longtemps, tels ceux de chèvres et brebis, du lièvre et du lapin, etc. Et, par contre, il y a des métis qui ne se reproduisent plus du tout par union avec les individus de l'Espèce dont ils sont provenus, tels les lapins ou les chats sauvages, avec nos lapins et nos chats domestiques.

La fécondité ou l'infécondité des croisements n'est donc pas un critérium, ni dans un sens ni dans l'autre, d'autant moins qu'il y a des unions très normales qui sont parfaitement stériles. Mais voyons un autre fait.

En général, la *descendance* des métis eux-mêmes présente assez souvent la tendance (qui est constante pour la *descendance* des hybrides) à savoir :

qu'on voit chez eux les caractères des deux races-mères se séparer, de sorte que ces deux races (de même que s'il s'agissait d'espèces) semblent s'être juxtaposées; mais sans se confondre. Les *descendants* reviennent ainsi aux types ancestraux.

Devant toutes ces constatations, n'ai-je pas le droit de dire qu'aucun croisement n'arrive donc à créer une espèce, ni même une race, vraiment nouvelle et durable? Dieu seul les crée.

Mais, ce qui trompe, c'est que, *en descendant*, au fur et à mesure que le monde avance, la classification vieillit et recule; ses compartiments sont repoussés à mesure que le tableau des êtres se complique et s'allonge. Alors, les variétés, de plus en plus espacées, deviennent à la longue des races; celles-ci, des espèces; etc.

Suivant la direction qu'on adopte, c'est-à-dire selon qu'on remonte ou qu'on descend la ligne des êtres, on rencontre l'unité ou la diversité; mais, en vérité, et au fond, il devrait n'y avoir pas d'espèces réellement distinctes; car tout s'emboîte, tout s'enchaîne.

Ainsi, 1° les individus sont les multiples variétés d'une espèce;

2° Les espèces sont les multiples variétés d'un genre;

3° Les genres sont les multiples variétés d'une famille;

4° Les familles sont les multiples variétés d'un ordre;

5° Les ordres sont les multiples variétés d'une classe;

6° Les classes sont les multiples variétés d'un embranchement;

7° Les embranchements sont les multiples variétés d'un règne ;

Et 8° quant aux trois règnes, on sait combien leurs frontières sont insaisissables, et leurs démarcations problématiques.

En définitive, tout est un.

Et ceci est vrai jusqu'au bout, puisque, nous le savons, la multitude des individus d'une Espèce sont, eux-mêmes, au fond, un seul et même être.

Toutefois, sur le plan de l'ostension, Dieu a ménagé des séries, des différences, des multiplicités, qui sont maintenues et produites par des solutions de continuité. Si la volonté de Dieu n'y avait pourvu, et si des discontinuités nécessaires n'avaient réparti les êtres en castes, en espèces disjointes, le mélange de tous ces êtres aurait été possible. Mais le Créateur a dressé des barrières et interdit cette vaste promiscuité qui eût, sinon, troublé l'harmonie et la belle ordonnance de son œuvre. L'amour, par son ordre, peut-on dire, monte la garde sur les confins des Espèces et veille à leur intégrité et ce, par le moyen de l'attraction et de la répulsion qui circonscrivent le champ des unions.

Ceci posé, il est bien certain que :

1° Les individus appartenant séparément aux trois règnes ne peuvent s'unir.

2° Non plus les individus des embranchements d'un règne ; tels, pour le règne animal, que les vertébrés, les articulés, les mollusques et les rayonnés.

Et 3° non plus ceux des classes d'un embranchement, tels les individus des quatre classes des vertébrés (mammifères, oiseaux, reptiles, poissons).

Mais à partir de là et au fur et à mesure qu'on descend dans le péle-mêle de la vie, le doute com-

mence pour les autres degrés de la classification, où les démarcations sont de moins en moins profondes.

C'est ainsi qu'on peut se demander *a priori* si des unions ne seraient pas possibles entre :

1° Quelques-uns des individus qui constituent les neuf ordres de la classe des mammifères (bimanes, quadrumanes, carnivores, ruminants, rongeurs, édentés, pachydermes, marsupiaux, cétacés).

2° Et, *a fortiori*, certains individus des familles, genres et espèces situés au-dessous des ordres.

Or, en dernière analyse, ceci se réduit à une question de fait, très précise : possibilité, physique et matérielle, de l'union; ou, au contraire, impossibilité d'icelle.

Et l'union paraîtrait possible, en fait, surtout pour les variétés contiguës. Ici, un mot d'explication.

Les multiples variétés d'un Universel peuvent être :

- Connexes (venir en même temps);
- Ou successives (venir en des temps différents);
- Sans qu'elles cessent d'appartenir à la même unité.

Ce sont ces variétés, en quelque sorte consanguines, et qui forment la pluralisation d'un même groupe entitaire, que j'appelle *variétés contiguës*.

Les individus de ces variétés contiguës peuvent donc, semble-t-il, avoir, entre eux, des unions. Tandis qu'entre les individus des variétés non contiguës, soit des espèces réellement, distinctes, toute copulation est, matériellement, physiquement, *impossible*.

Ne le serait-elle pas radicalement, que (et cela

revient au même) la copulation serait *inutile*, soit par l'impropriété de la semence, soit par ce motif que les organes feraient, par leurs disproportions, obstacle à la plénitude et à l'efficacité de l'accouplement. Entre les individus des espèces réellement distinctes, il y a donc séparation complète, antipathie absolue, notamment au point de vue de l'union sexuelle et de la reproduction.

Nous n'avons donc plus, ainsi, à retenir que le cas des unions entre individus qui dépendent de variétés contiguës. Eh bien, nous l'avons dit, il ne semble pas impossible qu'il y ait, entre eux, union et copulation, et conséquemment, qu'il y ait, en outre, fruit et résultat.

Mais, alors même que ces unions auraient lieu, alors même qu'elles seraient fécondes, et alors même que les *métis* (1), que les hybrides seraient prolifiques à leur tour, peu importe, il n'en résultera pas une espèce nouvelle, proprement dite, une espèce réellement distincte. Les fruits en seront des bâtards, rien de plus. Qu'un singe et une femme, par exemple, puissent, peut-être, produire un rejeton, je ne le nie pas. Mais, ce rejeton serait fort peu *au-dessus* du singe et fort *au-dessous* de l'homme. Or, ceci, qui est contradictoire à l'ordre général, ne serait pas une espèce proprement dite. Ce serait ce que seraient toutes apparitions analogues : un simple mélange de deux variétés, contiguës, d'une même unité, ne formant ainsi qu'une nouvelle *variété*, plus ou moins laide et basse, de

(1) C'est bien à tort qu'on emploie fréquemment ce mot pour indiquer le fruit des unions contractées entre des gens de *races humaines* différentes, mais de même *Espèce*.

cette unité, et c'est tout. Ce ne serait pas, ce ne pourrait pas être une espèce nouvelle, ni la source d'une espèce nouvelle, car, la loi fondamentale de l'évolution est la loi du progrès (1). Heureusement, contre l'opinion et le vœu, même, de certains philosophes mal renseignés, la vie ne va jamais en arrière, ne rétrograde pas.

L'ordre d'apparition des Espèces nouvelles est un ordre ascensionnel et progressif. Par suite, ne peut être une espèce nouvelle que celle qui prépare ou réalise un pas en avant, un perfectionnement, un progrès, et le Progrès, c'est Dieu seul qui le gouverne et l'effectue.

Je le répète donc, les espèces nouvelles, successives, proprement dites, ne procèdent pas matériellement les unes des autres. Les procréations, même les normales, ne sont que de vains simulacres. Il n'y a conséquemment d'espèces réelle-

(1) L'évolution est un progrès. Toutefois, cela n'anéantit pas les exigences logiques qui veulent la survenance ou le maintien d'espèces inférieures, soit parce qu'elles sont indispensables à la satisfaction des besoins de tout genre des espèces supérieures, soit pour la beauté variée de l'univers, soit encore par des motifs d'harmonie et d'adéquation avec les conditions environnantes, soit enfin par voie de conséquence consécutive à des vices ou à des dégradations morales. Le Progrès est une extension, une addition ; la tête marche et monte ; mais cela ne commande, nullement, la radicale suppression de tout ce qui ne serait pas l'élite. La règle dominante, c'est qu'il y ait de la variété et de la vie partout. Et puis, un édifice complet veut des degrés, une base, et des compartiments superposés. Mais, il y a plus : la persistance, au surplus, décroissante, des espèces inférieures, cadre on ne peut mieux avec ma doctrine. Elle symbolise, en effet, l'éternelle persistance de l'Imperfection, du Mal, de plus en plus réduits, au sein de l'Évolution, qui tend vers l'inaccessible Bien absolu, et qui va *en avant*, vers le Mieux, toujours vers le Mieux.

ment distinctes et nouvelles, que celles qui ne sont pas *contiguës*, qui ne sont pas des variétés concomitantes d'une même unité. Or, ces espèces, proprement dites nouvelles, loin d'être le résultat des faits matériels invoqués par le Transformisme, bourgeonnent, longtemps d'avance, dans des types complexes, sortes de bifurcations et de plexus biologiques, vrais nœuds plexiformes, appelés par Agassiz des types prophétiques, par M. de Mortillet des types précurseurs, et que j'ai nommés en un autre passage des *types-faisceaux*. Puis, lorsque le moment est venu, de ces souches complexes se détachent les espèces ébauchées qui y étaient incluses et elles deviennent des espèces nouvelles.

Pour conclure, le Darwinisme, personne n'y a pris garde, est une théorie féodale et anti-démocratique, qui serait la justificatrice des pires orgueils et des plus sottises prétentions des aristocrates. C'est sous la main de Dieu que doit fleurir la saine et fraternelle démocratie, la douce et belle égalité. Voilà encore une surprise!

Mais, suivons notre thèse. Dieu seul crée.

Les êtres, à qui il a octroyé une certaine apparence de liberté et d'autonomie, ne peuvent engendrer, en violant la norme, que des variétés bâtardes, précaires, rétrogrades, et quasi monstrueuses.

Mais, quand l'Évolution réelle se produit, quand elle monte, elle est le fait de Dieu, qui progressivement, crée des groupes spécifiques et des individus de plus en plus beaux, de plus en plus élevés, de plus en plus accomplis, au triple point de vue physique, intellectuel et moral.

Je veux, une fois encore, condenser tous ces arguments.

Deux hypothèses seulement sont possibles.

I. Les unions sexuelles sont *normales*, c'est-à-dire n'ont lieu qu'entre des sujets appartenant à une même espèce. Alors, ces unions, quand elles sont fécondes, ne donnent naissance, au maximum, qu'à de simples *variétés de l'espèce* envisagée et rien de plus. Et c'est ce que démontrent à peu près tous les documents amassés par Darwin et consorts, lesquels, en général, ne contiennent rien qui dépasse cette conclusion.

II. Des unions seraient *anormales*, c'est-à-dire auraient lieu entre des sujets appartenant à des espèces distinctes. En ce cas, on doit observer :

1° Qu'elles ne pourraient être qu'extraordinairement rares, et qu'elles se limiteraient à quelques viols révoltants et plus que clairsemés.

2° Qu'il y aurait, pour maintes raisons, les plus grandes chances qu'elle fussent *infécondes*.

Et 3° que même au cas où elles seraient fécondes, les produits en seraient singulièrement *isolés*, perdus, au milieu des êtres réguliers, sans possibilité aucune d'appariement.

En résumé, la conjugaison des semblables produit logiquement du semblable. (Les chromatines sont adéquates, associables.)

La conjugaison pasiphaïque des dissemblables est, généralement, impossible en fait et peut être stérile en principe, les chromatines étant inadéquates, inassociables.

Et, si elle est exceptionnellement possible et fertile, en fait, elle produit du dissemblable renforcé, un minotaure monstrueux, qui demeure isolé, qui ne trouve pas à s'apparier, et qui n'a, conséquemment, qu'une durée éphémère.

Il est donc irrationnel, en de telles conditions, de pouvoir concevoir que ces conjugaisons seraient le point de départ d'Espèces nouvelles.

Enfin, je veux, d'un coup, abattre cette théorie matérialiste, non seulement du point de vue des unions monstrueuses, mais même du point de vue des simples variétés d'Espèces, devenant avec le temps des races, puis des espèces nouvelles, etc.

Eh bien, en définitive, *il n'y a qu'un seul être par chaque espèce. Et cet être unique ne peut pas être autre chose que lui-même.*

Ceci est énorme. Chaque espèce animale, quelle qu'elle soit, se réduit à une seule personne, polycéphale et polychrome, qui prend des formes secondaires, des couleurs, et des traits variés, selon les climats, les lieux, les milieux, les temps, qui se pluralise, mais, sans cesser d'être un seul et unique être.

La multitude des individués n'est qu'une pure illusion (1).

Ainsi, *le Singe unique* qui constitue, à lui seul, son espèce, revêt toutes les formes et prend successivement la figure de tous les singes. Mais, il ne peut déborder ses possibilités, ni aller au delà, ni se faire autre, ou plus grand. Il se borne à épuiser toutes ses particularités, et toutes ses variétés concevables; il s'épand dans des semblables et ne peut, nullement, procréer du dissemblable à lui-même; il ne peut pas du tout sortir de lui-même, se créer à un degré plus élevé, se dénaturer, abandonner son espèce, pour en endosser une meilleure et supé-

(1) Au surplus, le chap. xxvii, effacera, d'un coup de grâce, le mot chrétien et darwinien : « *Descendance* ».

rieure. Et comment d'ailleurs ferait-il? En s'unissant avec l'Individu *inférieur* à lui, il ne pourrait que rétrograder. D'un tel acte ne sortirait logiquement qu'un recul, et non un progrès. Quant à l'Individu *supérieur*, il n'en peut être question, car nous prenons le problème au moment où il n'existe pas encore. Et au surplus, ce serait déplacer la difficulté et la monter d'un échelon, rien de plus.

Ce que nous avons dit du Singe, il faut le dire de l'homme, d'Adam-Ève.

Et nous observerons que, contrairement à l'opinion chrétienne et, aussi, à la supposition darwinienne, le genre humain, lorsqu'il est survenu, n'a pas paru sous la forme d'un couple unique, mais bien d'un universel, épandu; soit d'une *immédiate pluralité*, ainsi d'ailleurs que tous les autres genres et espèces (1).

Cela ruine une fois de plus, par la base, l'histoire chrétienne du péché originel, et pas mal d'autres assertions, tout aussi mal comprises. Et qu'on n'essaie pas d'opérer le sauvetage des enseignements anciens sur ces articles; on n'y parviendrait qu'en dénaturant, à fond, la religion qui prétendait savoir, et, seule, pouvoir les expliquer.

Je dis que le Genre humain a paru dans la vie à l'état de pluralité et non à l'état de couple unique.

Cette version fut aussi celle que, dans son profond savoir, Moïse formula.

Il est facile de s'en assurer, même en se contentant du texte vulgaire de la Genèse. (V. le chap. 1,

(1) N'omettons pas de nous souvenir, toutefois, que la Pluralité exprime l'Unité, et que les myriades d'êtres humains ne sont toujours que l'unique Couple qui, à lui seul, constitue toute l'Espèce.

vers. 27; ch. v, vers. 2.) L'Homme, c'est le nom générique de l'Espèce nouvelle que vient de créer Dieu; « *et il les fit mâle et femelle.* » Cela tout de suite. Il fit aussitôt des hommes et des femmes pour réaliser et exprimer cette Espèce nouvelle.

Ainsi, donc, l'Espèce suivante, l'individu suivant, le Successeur, à chaque échelon est successivement *créé par Dieu*, et posé chronologiquement à son rang, dans la progression infinie des créatures.

Je pense avoir achevé l'explication de la succession des êtres. Je ne serais point autrement surpris que maints d'entre les lecteurs se moquassent et ricanassent. Ils admireraient la vie et l'histoire quand ils les supposaient du ressort de la liberté et qu'ils en excluaient Dieu, pour attribuer à l'homme et à la brute matière toute la gloire des progrès qui se déroulent. Et ils se refuseront à l'admiration quand je leur aurai montré que la totalité des œuvres appartient au seul Être éternel!

Où sera leur logique?

La saine pratique de la raison ne leur commanderait-elle pas, au contraire, plus d'enthousiasme dans le second cas que dans le premier?

Mais, je sourirai sans m'indigner.

Car, ne faut-il pas, pour que la variété soit immense, splendide, et complète, qu'il y ait des contrastes, qu'il y ait, à l'opposé des confesseurs et des saints noyés dans l'extase, la troupe des impies et des blasphémateurs? Or, c'est toujours le même auteur, c'est toujours Dieu, qui met sur telles ou telles lèvres l'erreur ou la vérité, le cantique ou l'injure. La rage et la colère ne serrent les dents de quelques-uns que parce qu'il plaît à Dieu et parce qu'il le veut, et parce que l'infinitude du Possible

exige que l'adoration ait pour antipode l'exécration.

Aussi tout ce qui se passe serait-il enfantin, si tout n'était grandiose et terrible, et triste, et magnifique, et fécond, et divin!

XXVI. — IDÉOLOGIE. MÉDECINE. VIE ET MORT

Qu'est-ce que penser?

Au dire de Destutt de Tracy, si l'on passe en revue toutes les formes de la pensée, soit que nous éprouvions du plaisir, soit que nous éprouvions de la douleur, soit même que nous émettions un jugement (ce qui est voir un rapport entre deux choses ou plus), soit que nous nous souvenions, soit que nous voulions et concevions un désir, on trouve que penser c'est sentir, et jamais rien que sentir. La sensation physique serait ainsi la mère de la pensée; c'est elle qui ferait surgir les idées et qui les produirait.

Avant Destutt, un célèbre philosophe anglais, Locke, et un prêtre français, Condillac, avaient, pour ainsi dire, édifié cette doctrine qui, dans la science, a reçu le nom de Sensualisme.

Extraits du « Pur Esprit »

En effet, a dit M. Destutt de Tracy, « la faculté de juger, c'est la faculté de *sentir* des rapports entre nos diverses perceptions. Ces rapports ne sont que des sensations internes, des vues de notre esprit ». (Mais que vient ici faire l'esprit? Est-ce un nerf?

Est-ce un muscle? Est-il dans l'estomac? ou dans le haut de la cuisse? M. de Tracy ne veut voir que l'organisme physique; soit; mais alors, qu'il n'en sorte pas, qu'il ne nous parle que du sang, des humeurs, des sécrétions, des tendons, des lobes, des hémisphères cérébraux, etc., et qu'il s'interdise les mots : Esprit, Ame, etc., sinon, je n'ai plus besoin des autres ni de sa science. Dès lors qu'il y aura en présence deux substances : la Matière et l'Esprit, sans nullement comprendre leur mutuelle et réciproque action, j'aurai toutefois comme une vague idée des propriétés de l'une et de l'autre. Or, le problème, au contraire, est d'expliquer tout l'homme, rien qu'à l'aide de la matière, c'est-à-dire des os, du sang, des nerfs, des cellules; rien qu'à l'aide de la physique, de la mécanique et de la chimie), « des vues de notre esprit, continue-t-il, par lesquelles nous rapprochons une idée d'une autre idée, et nous les comparons ensemble. Du moment, dit-il, que notre esprit est doué de la faculté de sentir diverses sensations, il est impossible qu'il n'aperçoive pas, entre ces diverses sensations, des rapports, soit de différence, soit de ressemblance; dès lors, il les juge. »

Voilà une démonstration un peu leste! Notre estomac est doué de la faculté de recevoir des aliments de toutes sortes. Voilà un organe tout physique. Il les accepte, qu'ils soient bons ou mauvais. Il s'ouvre pour le vitriol comme pour le lait, pour le poison comme pour l'élixir, pour la mort comme pour la vie. Voilà un piètre organe qui n'a pas la faculté d'établir des rapports, j'entends des comparaisons, et qui ne peut guère prétendre être le siège du discernement.

Le cerveau fait de même; il reçoit pêle-mêle mille impressions. Pourquoi a-t-il mieux que l'estomac et l'intestin, le privilège de classer, de comparer, de retenir, de conserver les impressions et d'en tirer des idées, d'en extraire des pensées, de les distiller et d'en

fabriquer de l'Intelligence? Il faudrait nous le dire, nous le faire voir, étaler sous nos yeux la cervelle, et nous faire saisir le travail purement physico-chimique qui s'y accomplit; et surtout ne pas perdre de vue que les cellules et les substances nerveuses et corporelles sont en cours de perpétuel renouvellement. D'où, étudier le mécanisme matériel de la Mémoire et du Jugement, c'est, à peu près, étudier comment il serait possible, selon Anatole France, d'imprimer le chaton d'une bague à la surface fuyante d'un ruisseau! La thèse de M. Destutt de Tracy était bien faible, et peu faite pour justifier la renommée qu'elle est parvenue à conquérir.

Cela, au fond, c'est débiter pompeusement de solennelles et austères bêtises, dites scientifiques.

Après Destutt de Tracy vint Cabanis, qui, lui aussi, partisan de l'Idéologie sensualiste qui régnait alors, et qui, au surplus, règne mieux que jamais de nos jours, a prétendu démontrer que les sensations éprouvées par nos organes sont la seule source de nos idées et de tous nos mouvements.

L'École dont il faisait partie n'a jamais pu, en psychologie comme en physiologie, concevoir un fait d'activité sans un fait préalable de sensibilité, il lui faut d'abord, et à toute force, une sensation venue du dehors pour expliquer toutes les émotions et les déterminations du sujet.

Extraits du « Pur Esprit »

Cabanis met en parallèle l'estomac et le cerveau; et il dit : « Le cerveau digère les impressions, et il fait
« organiquement la sécrétion de la Pensée; il méta-
« morphose les impressions, en idées. » L'Intelligence est, ainsi, complètement matérialisée.

Ce qui est digne de remarque, c'est que ces Matérialistes ne connaissent pas le cerveau ; car, jusqu'à nouvel ordre, le cerveau est un mystère, même pour les Physiologistes, qui ne savent ni la composition complète, ni la distribution exacte, ni l'enchaînement, ni le rôle, des diverses portions de l'Encéphale, ni leurs rapports avec le surplus du système nerveux et des autres organes du corps ! Un peu de philosophie conduit au doute, et beaucoup de philosophie ramène à la foi, a-t-on fort justement dit. Cette formule est applicable à la Science, qui sort à peine de nourrice et qui tiendra un autre langage quand elle aura des cheveux gris et la plénitude de la raison. Ses négations sont l'indice et la faute de sa juvénilité ; elles s'amortiront avec le temps ; et Dieu, un jour, et l'Esprit, n'auront pas de plus fervents et glorieux interprètes que les Savants de l'Avenir.

Tout matérialiste qu'il soit, Cabanis est bien forcé d'avouer « qu'aux éléments matériels de l'économie animale, se joint un principe inconnu », et ce principe inconnu sera : ou l'âme, ou l'archée, ou le principe vital. Bichat viendra peu après, et dira que la vie n'est pas un être distinct, ni un principe caché, mais simplement le nom d'un ensemble de propriétés dont la matière animale vivante est spécialement douée. (Par qui douée de la sorte ? Par Dieu, répond noblement Bichat. Mais, alors, ceci n'est plus tout à fait du matérialisme ; et le Vitalisme, dont Bichat est le chef, et les théories de l'Église romaine sur la création matérielle des êtres, paraissent aller de pair.)

Revenons à Cabanis, et constatons qu'il est bizarre que ce savant réclame un principe immatériel derrière les phénomènes de la vie, et qu'il n'en réclame pas un pour les manifestations de l'intelligence ! Il faut, cependant, ou ne voir partout que de la matière et des phénomènes physico-chimiques et mécaniques, ou voir partout autre chose que de la matière ? Or, non ; Cabanis,

matérialise l'intelligence; mais, en retour, il spiritualise la vie! Système de compensation.

Puis, ce fut Broussais qui, sur le chapitre de l'Idéologie, fut aussi l'auteur d'un système purement sensualiste et matérialiste. Il voulait même bannir du dictionnaire les mots âme, esprit, intelligence, etc. Tous les prétendus éléments ou principes immatériels étaient pour lui des choses purement imaginaires, chimériques et inexistantes. La Matière, à son avis, suffisait à expliquer tous les phénomènes de la vie et du monde.

Extraits du « Pur Esprit »

De fait, si la Matière existait réellement, le Matérialisme pourrait s'obstiner, s'entêter, et soutenir que tout vient de là, que la matière semble et doit être éternelle, et que tout s'explique par le Transformisme. Les arguments qu'on employait jusqu'ici pour établir l'existence de Dieu étaient foncièrement mauvais. Rien ne se fait de soi-même, disait-on, notamment, avec complaisance; la montre implique l'horloger; de même l'Univers implique un auteur, implique Dieu. Fragile et maigre raisonnement. D'abord, au regard de l'horloge, l'horloger est connu et toujours visible; tandis qu'au regard de l'univers, Dieu est inconnu et invisible. Puis, l'horloge ne marche pas toute seule; tandis que l'univers semble aller tout seul, sans qu'un Dieu visible vienne huiler et remonter ses rouages. En outre, l'horloge ne donne pas naissance à d'autres horloges; tandis que dans l'univers les choses se donnent ou semblent bien se donner des successeurs sans le secours d'un fabricant divin. Enfin, l'horloge ne se répare pas et ne se perfectionne pas d'elle-même; tandis que l'univers

se perpétue, progresse, évolue, et semble s'éterniser, sans qu'un Dieu apparaisse pour l'y aider. En résumé, partout, pour l'Horloge, la personne, la main, l'action, l'intervention de l'horloger sont visibles, connues, nécessaires, indiscutables; tandis que dans l'Univers, la personne, la main, l'action et l'intervention de Dieu sont invisibles, inconnues, niables *a priori*. C'était donc par l'étrange logique dont usent la plupart des hommes, et par un stupide renversement du syllogisme, qu'on pouvait, partant d'un exemple où la relation entre la chose faite et l'auteur de la chose était palpable et évidente, aboutir tortueusement à la prétendue preuve de la relation équivalente entre l'Univers et Dieu, alors que la conclusion aurait dû être toute contraire. Oui, certes, devant une matière qui serait réelle, la preuve de l'existence de Dieu serait délicate, difficile, au point d'être presque impossible. C'est pourquoi les plus grands des Spiritualistes et les plus éminents des Pères de l'Église y ont échoué; ils croyaient à la réalité de la matière! Or, nous savons que la matière n'existe pas et n'est qu'une apparence magique; il en résulte : 1° que la matière n'a pu ni s'engendrer, ni se transformer, ni rien produire; 2° qu'elle n'est qu'un phénomène idéal; 3° que Dieu seul est, Esprit pur, de qui la Pensée, éternellement active, contient, crée, et déroule le mirage prodigieux des univers, des temps, des êtres, et des choses. Et voilà la seule et souveraine preuve qu'on devait fournir de l'existence de Dieu, et, en même temps, la grande leçon d'humilité qui pouvait être donnée à l'Homme.

Ceci rappelé, je pose en regard de la doctrine sensualiste et matérialiste des Cabanis, des Broussais, des Locke, etc., etc., une doctrine toute contraire, dont la formule est :

La sensation, loin d'en être la mère, est simplement la fille de la Pensée.

Extraits du « Pur Esprit »

Loin que la doctrine idéologique du Sensualisme, c'est-à-dire de la sensation transformée, soit exacte, il faut la tenir pour complètement fautive, et constater qu'elle n'a rendu compte de rien. C'est tout l'inverse qui est la vérité : *nos sensations sont des pensées réalisées, sont des idées transformées et abouties*. La faculté de la Sensibilité ainsi, est toute cérébrale, ou plutôt, et pour mieux dire, elle est toute intellectuelle et subjective. Les prétendus organes ne font que de la manifester, en la localisant dans une sensation spéciale. Donc, supprimez la Pensée, vous supprimez la Sensation, celle-ci est l'effet et la fille de l'autre.

Comme je l'ai déjà dit, il n'y a point de nerfs afférents; tous les nerfs sont efférents, sont des porteurs d'idées à la surface, où, alors, l'idée se transforme en sensation. On disait : le cerveau est le siège des sensations; cela était juste, à la condition que le mot siège signifiât : source, centre, lieu de création. Tout part du cerveau, rien n'y revient.

Il y a plus; il faut dire, tout se passe, comme si nous avions un cerveau et qu'il fût le lieu de création des idées, donc le lieu de production des sensations. Mais, en fait, nous n'avons pas plus de cerveau que nous n'avons réellement de corps. Tout est donc simple phénoménalité idéale et métaphysique. En effet, nous savons que la Matière, toute factice, n'est qu'une hallucination. Tout se passe *comme si* nous avions un corps matériel, mais ce corps matériel, tout entier, n'est qu'une pure illusion. Alors, la formule de la science était erronée; elle était que : « Rien n'est dans l'intelligence qui ne soit d'abord dans les sens. » Pour la science ancienne et moderne, la sensation physique était tout, était la cause de tout, y compris nos idées.

Mais, cela provisoirement posé, pourquoi l'impression dure-t-elle? Je me brûle; bien, tant que le charbon est sur ma chair, je peux et dois souffrir; mais pourquoi une fois le charbon retiré vais-je souffrir pendant de longs mois? On parlera de tissus décomposés, de plaie, et d'air! Mais, comme la plaie sera recouverte et mise à l'abri de l'air, l'explication ne suffira pas. On parlera de cicatrisation, de reconstitution des tissus, de travail chimique; mais, ceci est constant; la nature est en travail permanent de réparation et de remplacement, et, cependant, ce travail n'inflige, d'ordinaire, aucune peine à l'individu. Alors qu'est-ce donc que la souffrance? Qu'est-ce donc que la prolongation de la sensation; que la perdurabilité de l'impression? *Cessante causâ, cessat effectus* devrait être la règle au domaine de la sensation physique comme ailleurs. Or, cela n'est pas; la chair ne joue donc pas, elle seule, tout le rôle, et la sensation physique n'est pas la vraie cause de nos impressions; à tout le moins, n'est plus la cause de la sensation longtemps renouvelée, qui succède à une courte et furtive action. Il y a autre chose, ou la sensation physique est autre chose. Oui, dit-on, la sensation originaire, qui était purement physique, est devenue aussitôt une sensation cérébrale, et celle-ci, la Mémoire la conserve et la renouvelle. Or, que vaut notre mémoire? Peu de chose. Qui de nous se souvient de ce qu'il faisait à l'âge de six mois, d'un an, de deux ans? Est-ce que nous gardons une ponctuelle souvenance de tous nos actes? De ceux d'il y a vingt ans? De ceux de l'année dernière? de ceux même d'hier? Est-ce qu'un brouillard épais ne descend pas sur la plupart des faits qui nous concernèrent; souvent, même, sur des événements d'une haute et sombre importance, dont la trace va en mourant en nous, de plus en plus, jusqu'à complet effacement? La mémoire, donc, ne nous appartient pas. Et puis pourquoi cette mémoire cérébrale serait-elle une gardienne si fidèle et si tenace des sensations dou-

loureuses, et une gardienne si volage et si distraite des sensations de plaisir et de joie? Les délices durent à peine; les ivresses les plus profondes ne sont que de courts soupirs; et au contraire les douleurs, les souffrances s'enfoncent en nous, comme des ongles de fer et d'enfer, et nous fouillent le cœur jusqu'à épuisement. Que veut dire cette partialité? Que signifie cette mémoire infernale et maudite, qui écrit en nous les bonheurs du bout coulant et frôleur d'un roseau, et qui y grave les chagrins et les maux du bec mordant et enfoncé d'un burin rougi au feu?

Tout borner à la sensation physique, et en faire tout sortir, est une théorie aussi étroite qu'irrationnelle.

Les physiologistes, les médecins n'ont-ils pas tenté de mesurer, de peser, de goûter, de disséquer le Génie, de le présenter par tranches entre des lamelles de verre! Ils ont voulu, dans le volume, la pesanteur, la forme, la composition substantielle de la masse encéphalique, trouver l'explication de la grandeur et de la richesse de la Pensée! Hélas! les faits les ont démentis. La plupart des grands hommes sont apparus avec des cerveaux de tout point pareils à ceux des autres, ni plus vastes, ni plus pesants, ni autrement agencés; les plus illustres avaient des cervelles qui ne différaient guère de celle d'un humble rémouleur ou d'une jolie péronnelle vaine, étourdie et délicieusement ignorante. Le secret de l'énigme leur a donc échappé. Le génie n'est certainement pas une résultante du plus ou moins de substance molle que notre boîte crânienne contient, et malgré leurs recherches et leurs conclusions graves, le problème n'était pas résolu; c'est que la matière matérielle ne rend pas compte de l'Esprit.

C'est tout le contraire. La sensibilité, spécialement, est fonction de l'intelligence. Par suite, la vie, toute seule, n'a point pour corollaire la sensibilité. Où l'intelligence n'existe pas, où ne peut s'apercevoir la pensée, on ne peut, non plus, découvrir la sensibilité; elle est

nulle. De plus, quand la pensée est morte, quand l'intelligence a sombré ou qu'elle est temporairement supprimée, la sensibilité, pareillement, cesse et disparaît. Donc, l'être dépourvu de raison et d'esprit, quels que soient ses organes, est, par là même, exempt de nos souffrances et privé de nos joies. Par quoi est profondément éclairée l'ancienne formule de Linné : « le Minéral *est*; rien de plus. Le Végétal *est*, et de plus, *vit*. L'Animal *est, vit*, et de plus *sent*, donc jouit et pâtit. Je pense, donc je souffre!

Combien Linné avait raison! Car, redescendez les degrés, et par exemple voyez un être humain. Est-il frappé de folie, il tombe par là au-dessous de la bête; l'intelligence a disparu; l'instinct lui-même, parfois, périt; cette homme n'est plus qu'un végétal.

Puis, la mort arrive. Alors considérez le cadavre, et vous retrouvez là l'Inorganique. La vie, en s'échappant, le laisse comme dernier résidu.

Voilà deux soustractions; elles avaient été, d'abord, deux additions. Or, l'inorganique seul ne rend compte d'aucune de ces opérations.

Mon Dieu, que les prétendus hommes de l'expérience, du fait et de l'observation sont donc, en général, de mauvais observateurs! Ce sont eux qui dénaturaient les faits et qui nous brodaient, à leur sujet, des contes et des calembredaines abracadabrantes. Ils me font, maintenant, un peu l'effet d'être les Gascons de la Science!

D'une manière générale, j'oppose aux Sensualistes, quels qu'ils soient, athées ou non, partisans de la vieille formule *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, une opinion diamétralement contraire à la leur, que je dénomme : *le Mentalisme relatif*, et que voici : CE NE SONT PAS NOS SENSATIONS QUI FONT NOS PENSÉES; CE SONT NOS PENSÉES QUI FONT ET SONT NOS SENSATIONS. AUTREMENT DIT, L'INTELLIGENCE EST NON SEULEMENT LE SIÈGE, MAIS LE FOYER ET LA SOURCE DE

NOS SENSATIONS ; NOUS PENSONS NOS SENSATIONS, ET ELLES SONT. SI NOUS NE LES PENSONS PLUS, ELLES NE SONT PLUS. NOS SENSATIONS SONT DONC PUREMENT IDÉALES ET MÉTAPHYSIQUES.

L'homme, le *mann* german, nous apprend-on, dérive du *manu* aryen, qui signifie « Penseur » ; cela est bien suggestif ; l'être pense, c'est là toute sa vie.

Mais, rien n'appartient en propre à l'Homme ; ni ses pensées, ni ses actes ; car Dieu est l'unique personnalité ; il est l'unique Moi, et l'unique Volonté. D'où, nos prétendues idées sont les siennes ; c'est lui qui pense ; c'est lui qui crée nos idées, les met en nous, et, par elles, nous fournit nos sensations, et dessine nos actes. On voit par là que la théorie des *idées innées* est plus près de la vérité que celle des idées acquises, et qu'elle est très juste, dans la mesure où elle a voulu dire que nos idées sont, toutes, des idées reçues ; octroyées à notre fragilité, par Celui qui les forme et qui les produit, toutes, sans exception. Platon a raison contre Locke.

Les Maladies sont des maladies et des délires de l'esprit, sans aucune exception ; les maladies sont des Convictions. Les maux résident dans l'Attention ; la pensée attentive est la mère de la sensation, et la crée. (Il en est de même des joies.)

Qui se distrait, se guérit.

Mais, la volonté n'étant pas nôtre, la pensée de la douleur entre en nous, malgré nous, et n'en sort pas à notre gré ; nous subissons son action, et nous n'en sommes délivrés que selon la volonté unique, qui est celle de Dieu. La Volonté suprême qui fait s'enfoncer en nous les serres de ces idées dévorantes, nous laisse leur proie aussi longtemps qu'elle le juge nécessaire, et sont vains et stériles les efforts que nous tentons pour nous en délivrer avant l'heure fixée par elle pour la guérison, qui est l'oubli.

On parlera de microbes, et de bacilles ; mais du

moment que l'univers n'est qu'un mirage et que les soleils n'existent pas, comment voudrait-on que les microbes fussent réels? Les microbes n'existent pas; mais tout se passe comme si nous avions des corps charnels et des organes, et comme s'il y avait des microbes.

En résumé tout se passe dans l'esprit, et la capacité pour la douleur ou la joie est en raison directe de la richesse intellectuelle.

La délicatesse des pensées fait la délicatesse et l'intensité des sensations, lesquelles, au fond, ne sont, toutes, que des émotions psychiques. Platon a dit : « L'homme, c'est une âme qui se sert d'un corps. » Or, l'exactitude de sa formule n'eût rien laissé à désirer, si le grand philosophe grec avait dit : « qui semble se servir d'un corps. »

D'autre part, les récentes et savantes théories de Flessig viennent à mon aide, et de plus en plus se vérifiera la justesse théorique des propositions par moi formulées; de plus en plus s'affirmera l'identité complète du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit, car, et Flessig le montre, au fur et à mesure que celui-ci croît, augmente, ou diminue, le corps aussi semble progresser ou s'étioler, se compléter ou déchoir.

Le système des Contraires, nous l'avons vu, se réduit à une antonymie; les antonymes sont de même essence et sont identiques au fond. D'où, sont identiques le sentiment et la sensation, le plaisir et la douleur, la physiologie et la psychologie, etc.; bref, tout ce que, jusqu'à présent, nous avons tenu pour des opposés et des inconciliables.

La personnalité individuelle, dont chacun de nous croit avoir conscience, c'est la particule de divinité qui est tout notre moi, et qui, reliée à tous les autres soi, permet souvent, et seule permet, de lire dans l'âme voisine. L'introspection, c'est redescendre du dehors au dedans; de la différenciation à la communion. L'in-

vestigation psychologique, c'est en suivant souterrainement la filière en l'Être Un-Multiple, porter un regard dans la différenciation voisine, du fond de la communion.

Puisque l'esprit est le lieu et la source de toutes les joies et de toutes les douleurs, il est aisé de voir l'infinie, l'incessante immensité d'émotions, de délices et de martyres que Dieu éprouve. Dieu fait l'Effort divin, soit l'effort éternel; Dieu vit la vie divine, soit la vie totale et infinie.

S'il me faut insister pour me faire mieux comprendre, je prierai qu'on imagine un grand nombre de personnes qui s'apprêteraient à monter à bord d'un bateau et dont chacune serait courbée sous le poids d'un ballot. Elles s'embarquent, et conséquemment pendant que chacune plie et gémit sous sa propre charge, voici que le bateau, lui, totalise et supporte la pesanteur de tous les fardeaux.

Cette image est pour nous empêcher de maudire Dieu, à l'occasion des douleurs que nous endurons tout au long de l'existence présente. Nous n'avons chacun, que la nôtre; Lui les a toutes. L'Intelligence unique et suprême pense et ressent, en effet toutes les sensations qui sont réparties entre les individus. Nous sommes les innombrables outils de sa tâche, et, de même, nous sommes les innombrables cris de son tourment.

État effroyable, auquel on ne peut songer sans frémir! Oui, Dieu totalise en lui toutes les peines, toutes les afflictions, toutes les souffrances!

On nous apitoyait sur le sort de Jésus!

Mais, combien d'hommes, d'esclaves, de saints, de martyrs, de condamnés, voire de simples infirmes et de pauvres malades ont connu des tortures plus atroces que celles du Christ! Eh bien, le vrai Dieu, lui, les endure toutes et les a toutes connues!

Dieu souffre depuis qu'il s'épure. Du temps où il était presque totalement Satan, il avait la joie du Mal;

il était presque tout entier plongé aux affreuses et brûlantes délices de l'enfer, de la nuit et du chaos. Mais, du jour où il s'éleva et s'éloigna du point bas, et qu'il commença de monter vers le Mieux, il souffrit. Il porta en lui la lutte terrible du moins et du plus, du non et du oui, du mal et du bien, du laid et du beau, de Satan et de Dieu!

Il souffrira jusqu'à ce que le Non, le Mal, le Laid et Satan aient disparu et qu'ils aient été transformés en leurs opposés.

Oh! que ce martyre indescriptible, que ce supplice insondable, terrifiant, dépasse épouvantablement, celui qui sacra Jésus sur le Golgotha! Supplice infini, vertigineux, qui a juste la mesure de Dieu!

Et voilà qu'ainsi, loin d'avoir le droit de l'accuser et de le haïr, nous devons, tous, nous récrier devant la stupéfiante horreur de son angoisse sans borne, et que, avec une explosion de pitié poignante, nous devons le plaindre! Oui, quel renversement! nous devons plaindre Dieu!

Le Christ, au moins, par un coup de lance, était délivré; lui, au moins, rendait l'âme et tombait au repos du sépulcre. Mais toi, ô Dieu vrai, formidablement crucifié sur l'Éternité, quand donc arracheras-tu les clous qui te déchirent? quand donc, mon Dieu, descendras-tu de ta croix?

Ah! grâce enfin pour toi-même, ô Seigneur! Remonte, remonte des gouffres infernaux, transfigure-toi, fais glisser la gaine de ténèbres qui te couvre, et surgis, Dieu de lumière et de beauté, surgis éblouissant et glorieux, vainqueur du mal et de la mort, monte par l'escalier des étoiles, et, de tes mains toutes-puissantes, ouvre enfin, devant toi, devant nous, les portes d'or du ciel!

.....

En ce domaine, comme en tout le reste, la logique guide

Dieu. Tout ce que je fais avec excès ou maladresse, est, par définition, une faute; or, une faute a toujours et doit avoir des conséquences fâcheuses; il résulte de là que ce fait idéal aura des suites idéales, adéquates à lui-même : donc, mauvaises.

Les physiologistes et les médecins ont depuis longtemps, fait ces constatations. Leurs analyses étaient excellentes, mais, leurs conclusions étaient fausses; la matière les tenait. Tout leur montrait l'esprit; tout les poussait vers l'abîme du Mental; mais, hallucinés qu'ils étaient, ils s'en revenaient, plus acharnés que jamais à ne voir que la chair; et la matière, qui fondait partout sous leurs doigts, ils la proclamaient de plus belle la seule et unique réalité. *Oculos habent et non videbunt*. Toutes les observations scientifiques, vues au jour de la théorie du *Mentalisme* confirment ma manière de voir, de la façon la plus éclatante; mais, ce serait un gros volume spécial qu'il me faudrait écrire pour les rapporter : pour, notamment, développer les secrets que révélaient les faits des amputés, les anesthésies, l'usage du chloroforme, la suggestion, les communications télépathiques, l'hypnotisme, etc. Je me borne donc à poser ici le nouveau principe, et je passe la plume aux savants spécialistes, mais non toutefois sans une dernière remarque.

De ce que je viens de dire, touchant la spiritualité de nos sensations et l'*inanité* de la matière, il résulte que le plus affreux médecin que l'on puisse connaître, c'est le médecin *Tant-Pis*; c'est l'alarmiste bourru, bilieux, étriqué et jaune qui, estafette des Pompes funèbres, vient jeter l'épouvante dans l'âme du malade, le déprimer, lui faire perdre tout courage, toute fermeté, tout espoir, le pousser, en un mot, vers la fosse. Chassez-le sans hésiter; c'est un funeste, presque toujours doublé d'un imbécile.

Appelez l'autre, le médecin *Tant-Mieux*, réjoui, gai, bon vivant, et réconfortant. La suggestion étant sans

aucun doute la base de la thérapeutique prochaine, celui-ci est mieux en état que qui que ce soit de rendre au patient le goût de la vie et la vigueur morale qui sont les signes avant-coureurs de la santé et les conditions *sine quâ non* de la guérison.

(On lira avec grand fruit, dans cet ordre d'idées, les observations présentées par M. le Dr Gallet sur les faits de Chirurgie suggestive, et sur les effets de l'imagination dans la cure des Maladies, au *Journal de Médecine de Paris*, publié sous la direction du Docteur Lutaud. Et encore le livre du Docteur Maurice de Fleury : *Introduction à la Médecine de l'Esprit*, où ce savant, plein d'un pressentiment sur la médecine de l'avenir, instaure la Psychotérapie, ou traitement des idées par d'autres idées, et devance ainsi son siècle dans la voie de la Médecine transcendante.)

Nous avons achevé de fixer notre doctrine spiritualiste en matière d'Idéologie ou de Physiologie. A la faveur de cette démonstration, nous avons pu établir que la Médecine est pour devenir l'*exorcisme scientifique* des pensées morbides, malsaines et tourmentantes. Et, de la sorte, nous avons largement procuré la connaissance des secrets DE LA VIE de l'être, de la créature. Il convient maintenant que nous envisagions sa mort, LA MORT de la créature, ce qui peut suivre cet apparent effacement et que nous soulevions la lourde tenture noire qui tombe et s'interpose entre nous et ce mystère.

Extraits du « Pur Esprit »

Dans la seconde partie de son livre, Jean Reynaud essaie de prouver que les destinées du *genre humain*, ou plutôt des âmes humaines, ne sont pas renfer-

mées dans les limites de la planète qu'elles habitent aujourd'hui ; mais qu'au lieu du ciel immatériel où l'on prétend les réunir après la mort, c'est le ciel astronomique qu'elles parcourent dans son immensité, toujours revêtues d'un corps et plus ou moins heureuses, plus ou moins favorisées par leurs résidences successives, selon *le sort qu'elles auront mérité par leurs vertus*. Nous allons suivre l'auteur dans cette double expression de sa pensée.

Après avoir essayé d'établir, par des considérations tirées de notre système planétaire, que la Terre est destinée à servir encore, pendant un temps indéfini, d'habitation au genre humain, il fait ressortir le contraste qui existe entre la constitution générale de notre globe et les convenances particulières de notre espèce ; *les difficultés et les contrariétés que nous rencontrons dans la loi de gravitation*, dans l'inégalité de la température, dans l'inégalité de la surface de la terre, occupée en grande partie par des mers et des montagnes, dans la rareté des objets nécessaires à notre subsistance. A toutes ces causes de souffrance, à ces résistances innombrables et, en quelque sorte, *calculées*, que la Terre oppose à notre bien-être et à notre repos viennent se joindre les deux grandes lois de notre nature propre : la loi du travail, et la loi de la mort. « L'existence du travail est liée à jamais à l'existence du genre humain dans sa forme actuelle. »

Sans doute, les progrès de la science le rendent à la fois plus supportable et plus bienfaisant ; il accroît nos jouissances et diminue nos privations.

On va même jusqu'à nous assurer que l'anéantissement universel de la Misère n'est qu'une question de temps et d'intelligence. Mais quelque adoucissement qu'on y apporte, et quelques résultats qu'on s'en promette, il ne faut pas se dissimuler que le Travail est une peine, une peine sans fin.

Plus dure encore est la loi non moins générale, ni

moins indestructible de la Mort. La mort ne nous enlève pas seulement la vie; elle nous ôte ce qui en fait le charme et le prix, en nous séparant des objets de nos plus chères affections.

La conclusion qui sort, comme d'elle-même, des conditions de notre existence ici-bas, c'est que la Terre est un lieu d'expiation qui, par conséquent, suppose pour chacun de nous, une vie antérieure à celle-ci. Mais n'est-ce qu'un lieu d'expiation qu'il faut voir dans la planète sur laquelle nous sommes condamnés à souffrir et à mourir; et avant de naître à la vie actuelle, n'avons-nous vécu qu'une seule fois? Après la mort qui en est le terme ne devons-nous pas attendre un nouveau réveil? Aucune de ces hypothèses n'est admissible dans la doctrine de Jean Reynaud.

— Si la terre est un lieu d'expiation, elle est aussi un lieu d'épreuve, un moyen et une occasion de perfectionnement, un théâtre de progrès infinis. La loi du Progrès n'est pas une loi moins impérieuse et moins générale, pour l'humanité, que la loi du travail, que la loi de la mort. « Le souverain principe de la perfectibilité illumine tous les temps. » Ce principe n'admet point d'interruption ni pour l'individu, ni pour l'espèce. Dès le sein de sa mère, c'est-à-dire dans l'état embryonnaire, l'homme traverse toutes les espèces animales; et, une fois entré en possession de la vie complète, ou tout au moins de tous les organes de la vie, il continue de se développer selon les lois et d'après les conditions de sa propre espèce. Qu'on ne dise pas que la vieillesse est un âge de décadence; c'est un temps de recueillement et de pieuse contemplation.

L'humanité, prise en masse, nous offre le même spectacle dans l'ordre intellectuel et moral. Les époques, les générations, les sociétés se succèdent, en se dépassant les unes les autres; et il n'y a que notre race qui suive à travers les siècles cette marche constamment ascendante. Les espèces animales, une fois produites,

demeurent immuables tout en offrant (dans leur ensemble) des degrés inégaux de la vie dont elles sont capables, de la vie instinctive et organique.

Mais, le corps, dont aucune âme ne peut se passer, n'est pas toujours le même. Les âmes, continue Jean Reynaud, changent de corps, en changeant de vie, et en changeant de sphère. C'est la doctrine de la Métempsycose; seulement, la métempsycose de Jean Reynaud se distingue essentiellement de celle de Pythagore, de Platon, et des Anciens en général. Sans jamais tomber *au-dessous*, l'âme peut s'élever *au-dessus* de l'organisation humaine. Elle choisit, elle se construit, elle-même, l'enveloppe, l'organisation qui répond le mieux au degré de perfection morale et intellectuelle où elle est parvenue. Elle est, selon les expressions mêmes de Jean Reynaud, toujours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin; « de même, dit-il, que Dieu préexiste à sa création et la produit par une mystérieuse expansion de son essence, de même nous préexistons à notre organisme et le déterminons par une des plus mystérieuses puissances de notre âme. » C'est, à proprement parler, la Transmigration expliquée, ou pour être plus exact, compliquée par l'Animisme de Stahl.

Il se serait agi, pour le Créateur, de décider et d'écrire, et de promulguer la loi constitutionnelle des âmes, qu'il aurait pu, certes, adopter l'œuvre de Jean Reynaud. Toutes les choses eussent été pour le mieux; les destinées et les phases y sont assez sagement prévues et coordonnées. Le processus de l'âme immortelle aurait été, à peu près, irréprochablement assuré, dans ce système à crémaillère, où tout eût toujours pu monter, sans aucune possibilité de chute et de retour en arrière. Mais Dieu a agi sans consulter et sans attendre M. Jean Reynaud! Pour celui-ci, il s'agissait donc, non de décréter ce qui pourrait, ou devrait être, mais, tout simplement *d'expliquer ce qui est*; et vraiment l'expli-

cation est d'une telle indépendance, au regard des faits, qu'on n'y peut apprécier, à l'exclusion de toute autre chose, que la richesse de son imagination. Quant à ce qu'il nous dit, il y avait mille à parier contre un que c'était inexact et que la vérité n'y ressemblait point. Ces âmes qui déterminent, seules, l'organisme qui leur convient, étaient plus qu'improbables. Car il est impossible de comprendre pourquoi toutes ces âmes, si libres, si aptes, à se donner tel organisme que bon leur pourrait sembler, s'en tenaient toutes à un seul et unique type, toujours le même. Comment supposer une pleine liberté d'action, lorsque les puissances qu'on envisage se montrent agissant continuellement dans le même sens, font, toutes, la même chose, c'est-à-dire, s'incarnent pareillement, traversent dans la vie fœtale les mêmes phases, adoptent, ensuite, unanimement et sans cesse, le même genre d'existence et le même appareil corporel? En effet, toutes les âmes humaines revêtent un même corps, absolument *identique*; alors, cela dénote bien plus un joug impérieux, une étroite et docile *subordination*, que cela ne correspond à l'aisance et à l'imprévu d'une indépendance complète. Quand je vois tout un régiment de soldats, uniformément habillés, marcher du même pas, s'arrêter, tourner, courir, évoluer avec ensemble, je n'ai pas à faire grand effort pour deviner le *commandement*. Il ne me viendrait point à l'esprit de conclure que chacun de ces hommes est libre d'agir à sa guise et de ne faire que selon son bon plaisir, tant il y a peu d'apparence de cela. C'est de même, quand je vois toutes ces âmes humaines, sans exception, se loger dans des formes absolument pareilles, et toutes propres à des peines sans nombre! Je juge qu'il m'est interdit d'en induire que c'est leur libre goût, leur libre penchant qui les porte ainsi à s'enfermer dans tous les modes de la souffrance et de la douleur; et je pense que, si elles étaient vraiment maîtresses de leur sort, elles auraient plutôt,

en majorité, de l'inclination pour des rôles moins chagrins. Je suis donc, sur l'article en question, d'un avis bien différent de celui de Jean Reynaud. J'y reviendrai quand je parlerai de l'âme, du libre-arbitre, etc.

S'il ne fallait, a dit avant moi un critique inconnu, pour faire valoir un système de théologie ou de philosophie, que l'éloquence et la chaleur du langage, que l'élévation constante de la pensée, que la générosité des sentiments, qu'un ardent amour de l'humanité, qu'une vive imagination unie à une connaissance approfondie des sciences et à une érudition peu commune, le système de Jean Reynaud aurait beaucoup de prise sur les esprits, et il en a eu, en effet, pendant assez longtemps. Mais ce n'est pas assez de dire que les preuves lui manquent absolument; il échappe aux procédés et aux méthodes de démonstration, et, à cause de cela même, à la discussion.

Comment trouver, dans l'observation, ou dans l'induction philosophique, ou dans le raisonnement pur, des raisons pour, ou contre, la préexistence des âmes; pour, ou contre, le pèlerinage sans fin et le progrès sans limite qui les attendent dans les astres? Comment établir, ou comment nier, par des arguments solides, que notre âme, avant de revêtir, dans le sein maternel, une enveloppe embryonnaire, a fait choix de l'organisme qui lui convient et en a préparé les éléments?

Cependant, il y a une difficulté qui les enveloppe toutes à la fois; il n'y a d'expiation juste et efficace que pour les fautes qu'on se souvient d'avoir commises; il n'y a de progrès moral et spirituel que pour celui qui sait qu'il s'élève d'un degré inférieur à un degré supérieur, par conséquent, qui se rappelle avoir passé par le premier de ces états et qui a conscience d'être parvenu au second. Ce n'est donc pas assez que l'âme soit immortelle et reste substantiellement la même : il faut encore que son identité personnelle lui soit attestée par la mémoire. Or, nous sommes dans une ignorance

absolue de ce qui a précédé notre naissance en ce monde; notre conscience se refuse à nous attribuer d'autres vices et d'autres vertus que ceux qui se sont développés en nous pendant notre existence présente. Qui donc peut affirmer que de précédentes existences aient devancé celle-ci? L'objection est telle qu'elle suffit pour compromettre toute cette théologie astronomique.

— La plus grande force du Catholicisme, peut-être, réside dans cette conviction qu'il a su inculquer aux fidèles que *les morts ressusciteraient*, que les corps reviendraient à la vie; bref, qu'on se retrouverait, dans l'autre monde, avec sa personnalité et sa figure d'ici-bas, et qu'on y rencontrerait tous ceux qu'on a aimés et chéris sur la Terre.

Or, nous savons que les Corps n'existent pas; que Matière et Chair ne sont que des mots; c'est déjà apercevoir une grosse erreur dans la doctrine catholique. Nous savons que la Mort n'est qu'une fiction, et que rien ne meurt réellement; que tout se perpétue et que l'Éternité est la vraie réalité, derrière l'illusion kaléidoscopique du Temps; il s'ensuit donc encore, qu'il ne faut point user du mot *Résurrection*, lequel enferme en soi une notion fautive, celle d'une interruption dans l'exister de l'être.

Mais, passons outre, et voyons si la doctrine eschatologique sus-rappelée du Catholicisme résiste à l'examen : « Résurrection des Corps des personnalités humaines, et rencontre, dans l'autre vie, de tous ceux qu'on connaît ici-bas. »

Hélas! si cela était vrai, croyez-vous, mes frères, que vous n'y éprouveriez que de la joie? Vous, monsieur X, vous y reverriez tous ceux que vous avez calomniés, vilipendés, dupés, volés et ruinés! Vous vous y trouveriez face à face, non seulement avec vos peu nombreux amis, mais aussi avec vos ennemis, avec vos accusateurs, dont le nombre, si grand, est juste celui de vos victimes. « Oh! dites-vous, mes ennemis seront dans l'Enfer. »

Halte-là, monsieur, ils valaient mieux que vous et vous le savez bien.

Vous, monsieur Y, vous y rencontreriez vos deux épouses : celle que vous avez tant maltraitée, et l'autre que vous avez empoisonnée, sans qu'on l'ait jamais su.

Vous, madame Z, vous y reverriez votre premier mari, puis votre second, tous deux, jadis, si trompés ; et vos trois favoris, sans compter les galants de passage ; tout cela, devant vos deux enfants légitimes à qui viendrait tout à coup se joindre l'enfant adultérin que vous abandonnâtes, qui demeura inconnu, et qui mourut dans la saleté de la misère !

Tel ressusciterait donc avec ses anciennes rages de dents qui, dès lors, n'auraient plus de fin ; tel autre avec sa hernie tombante jusqu'aux genoux ; tel bossu ; tel aveugle, ou sourd. Celui-ci reprendrait son goitre hideux ; cette femme, le cancer qui la rongeaient toute vivante ; nous tous enfin, nos misères communes, nos besoins, nos nécessités viles et humiliantes ! Si ce n'est pas cela, ce n'est pas la résurrection vraie de nos corps ; ce serait l'octroi de corps tout nouveaux et tout différents. Mais, si c'est bien cela, c'est la vie terrestre qui recommencerait, et ce serait si triste, et si éternellement lamentable, que ce serait, rien qu'à y penser, à se rouler de dégoût et à trépigner de colère !

Qu'en dites-vous, mes frères ? L'au-delà, qui serait l'étalement au grand jour de toutes les taches secrètes et de toutes les plaies cachées, vous paraît-il encore une chose désirable, une idée délicieuse et consolante ?

Comme l'a dit Swedenborg, la Matière lutte et résiste, et veut demeurer vile. C'est pourquoi nous tenons tant à notre individualité, et pourquoi tant nous souhaitons de la garder toute l'éternité, même avec ses macules et ses imperfections ; alors, qu'un pareil vœu serait vite étouffé, si nous prenions enfin conscience de notre véritable nature, et si nous en venions à nous voir clairement des fragments de l'Esprit éternel et unique.

Cette vision de l'Au-delà, telle qu'elle résulte du Christianisme, est plutôt effrayante; à moins que ce ne soit pas le Ciel, qui, alors, nous reçoive, et que ce ne soit l'Enfer pour tous, car, de ce lieu de malédiction, la honte et le remords, du moins, seraient bannis; à moins, encore, dans le cas inverse, que Dieu n'anéantisse notre mémoire.

Mais la Mémoire n'est-ce pas le fondement de la Personnalité? Si vous n'aviez plus souvenance de quoi que ce soit, ni du Passé, seriez-vous encore vous-même? Et votre Personnalité, qu'est-elle? Que voulez-vous dire par ce mot? Avez-vous, dans l'esprit, une conception bien nette du Principe d'Identité? L'homme mûr, plein de force, de talent, de vie, de pensées, est-il le même individu, la même personnalité, que le chétif enfant à la mamelle dont il ne se souvient même plus, dont il n'a pas plus gardé mémoire que si cet enfant n'avait pas été lui-même? Quelle identité vraie existe-t-il entre ce chêne puissant, qui élève son front si haut et couvre de son ombre tout un coin de cette forêt, et le petit gland qui, il y a un siècle, fut, par la jambe nerveuse d'une biche, enfoncé dans le sol? Êtes-vous, madame, la même personne qu'il y a vingt ans, alors que vous étiez si belle? et ce fou sombre et agité, que nous voyons au fond de ce cabanon, les cheveux gris retombant tout en désordre sur sa figure creuse, est-il la même personne que ce brillant littérateur, d'il y a quelque dix ans, qui marchait dans l'admiration des hommes et dans la tendresse des femmes? Répondez-moi et veuillez m'intruire; qu'est-ce que la personnalité? qu'est-ce que le Moi? en quoi consiste l'identité de l'individu? Vous n'en savez rien! Alors pourquoi en parlez-vous? Que d'hommes divers et opposés dans un seul homme, quel qu'il soit!

Mais, j'ai promis de montrer tout ce qui est niabile dans la Doctrine chrétienne : je continue.

Un jour de l'été de 1897 je reçois la visite d'une

dame inconnue. Elle avait ouï parler de moi, et venait tenter d'obtenir, comment dirai-je ? une consultation philosophique. Elle est fort intelligente ; son milieu social, son éducation ont très aiguisé l'esprit dont elle est naturellement douée. Et voici qu'au cours de l'entretien cette dame me prie de lui donner mon opinion motivée touchant l'immortalité de l'Âme et la certitude, ou non, de la Vie future.

« Je craindrais, madame, dis-je alors, que ma réponse ne heurtât vos croyances et ne vous causât du chagrin. Je veux donc procéder avec plus de prudence. Le mieux, sera, au contraire, que vous me disiez ce que vous-même pensez sur ces points délicats, et je verrai ensuite dans quelle mesure il m'est permis de rectifier vos idées.

— La chose est simple, monsieur ; je suis une fidèle chrétienne. Je n'apporte pas, malheureusement, à la pratique des devoirs que la religion prescrit, toute l'exactitude que j'aimerais y mettre ; la faute en est aux multiples obligations de la vie ; la famille, l'intérieur, le monde, les affaires, absorbent mon temps et, malgré toute la sincérité de ma foi, je me trouve dans l'impossibilité de donner à l'exercice du culte toute la part que peuvent lui accorder les gens qui n'ont rien à faire. Je vais à la messe chaque dimanche ; je fais mes Pâques ; c'est tout.

Enfin, quand de trop grosses tristesses, — qui n'en a pas ? — me serrent le cœur, je m'achemine vers le seul asile où je puisse récolter quelque courage ; je vais dans une église, et, là, agenouillée dans le silence du saint lieu, je prie avec ferveur ; j'invoque pour moi, ou pour les miens, l'intervention du Bon Dieu, son secours, et son appui. En ce qui est de la Vie Future, j'acquiesce de tout mon cœur à l'enseignement du Christianisme, d'abord, parce que, autant que j'en peux être informée, tous les autres systèmes religieux ont de même, ou peu s'en faut, adopté cette croyance,

et qu'un assentiment aussi général me semble une garantie sérieuse; ensuite, parce que sans une autre vie, la Justice de Dieu ne s'exercerait pas, ni à l'égard des Bons, que l'on voit souvent éprouvés, ici-bas, d'une manière qui appelle une compensation; ni envers les Méchants qui, au contraire, jouissent fréquemment parmi nous de bonheurs immérités; enfin, et surtout, parce que je m'attache de toutes mes forces à cette douce et rafraîchissante pensée, que je retrouverai dans l'autre monde ceux que j'ai tendrement aimés, et que nous demeurerons, à tout jamais, rassemblés, sans plus craindre l'épreuve, la séparation, la douleur, ni la mort.

— Madame, vous avez à merveille montré toute la piété dont est capable une créature bonne et dévouée; mais voyons maintenant, les choses d'un peu près. L'autre vie, pour vous, se résume bien en : 1° des Récompenses; 2° des Peines; les unes et les autres, éternelles.

Déjà, devant cette alternative, qui de nous pourrait songer à la destinée d'outre-tombe sans avoir le terrible frisson de Pascal? Car il faudra être or pur pour mériter de paraître devant le Très-Haut; et lequel d'entre nous n'est pas, plus ou moins, un plomb vil? Peut-être, madame, n'avez-vous jamais lu les *Soirées de Saint-Pétersbourg* du comte Joseph de Maistre? Vous y auriez vu les terribles raisonnements de cet orthodoxe effréné, sur l'indignité de la créature, et vous auriez, sans doute, frémi! Pour ma part, si j'étais dans une pareille conviction, je ne vivrais pas, ou du moins, ce ne serait que dans une angoisse désespérée! Tandis que les chrétiens, pour la plupart, se montrent badins et frivoles, mènent une existence légère, joyeuse, et souvent licencieuse, et néanmoins ils apparaissent pleins de tranquillité!

Cela pourrait bien rendre supposable que la croyance en la doctrine de la Chute Humaine et ses affreuses

conséquences est sur leurs lèvres, mais n'est point du tout dans leur âme. Toutefois, madame, et pour n'importe quelle raison que je ne m'ingénierai pas à découvrir, admettons que cette inquiétude puisse vous être étrangère; que vous ayez la blancheur de l'hermine et toute la sainteté qu'il faut pour franchir le seuil du Ciel.

— Mais, pardon, monsieur, le Ciel ne sera pas exclusivement réservé à ceux qui n'auront jamais failli. Ses joies seront aussi accordées aux natures moins bien trempées, qui auront trébuché et connu les chutes, mais qui, par le repentir, auront acquis la clémence du Seigneur.

— Soit. Je connais la théorie à laquelle vous me ramenez; celle de la Grâce bénévole, que Dieu fait à qui lui plaît. Je me place donc où il vous sied le mieux, et sans autre digression, je veux vous voir, innocente ou repentie, ou grâciée, peu importe, dans le Paradis assise à la droite de Dieu. Et, d'abord, il est probable que vous reconnaissez des degrés dans la Vertu et dans le Mérite, et, par conséquent, que vous admettez des récompenses plus amples pour des saintetés plus grandes. Or, la seule joie du ciel consiste dans l'éniivrante contemplation de Dieu. En venez-vous, alors, à conclure que le Paradis est disposé de manière que les bienheureux aient, de la Divinité, une vue plus ou moins complète? Quelque chose comme une salle de spectacle avec loges de face, ou de côté, fauteuils de balcons, galeries et amphithéâtre? Je ne devine pas un autre moyen d'étager les droits différents des élus et leur félicité respective. Mais, vraiment je le vois, une telle idée vous prête à rire.

Or, voici qui est sérieux. Pour que vous soyez heureuse, dans le séjour divin, ne faudrait-il pas que tous ceux que vous avez chéris y fussent avec vous? Supposez un instant que vous y cherchiez vainement quelqu'un de ces chers êtres; supposez que vous aperceviez,

soudain, tordu et hurlant dans les brasiers de l'Enfer, ou votre fils tant aimé, ou votre pauvre mère qui fut si bonne et si admirablement affectueuse pour vous; ou votre excellent mari que vous adorez! Dites, madame, quelles tortures seraient alors les vôtres! Quel martyr! Lorsque les plaintes et les cris de ces damnés, de ces damnés éternels, monteraient jusqu'à vous et briseraient votre cœur, sans nul espoir de les entendre cesser, dites, madame, le Paradis serait-il encore pour vous le lieu de la félicité, du repos, de la lumière et de la paix? Et pour qui donc, ce lieu serait-il, pourrait-il être, un séjour de délices? Qui donc pourrait compter de n'être pas dans ce cas affreux? Où s'arrête la famille? Si vous aviez le privilège de voir près de vous votre père, votre mère, votre mari, vos enfants, est-ce que, à son tour, chacun d'eux y retrouverait les siens? Et ainsi de suite. Et puis, ne seriez-vous pas, tous, mal à l'aise au Ciel, du moment que vous vous y verriez sans droit; du moment que la capricieuse et gratuite grâce de Dieu vous y aurait, seule, fait entrer, et que vous auriez conscience, pour peu que le sens de l'honnêteté vous y eût été laissé, de n'avoir fait ni plus de bien, ni moins de mal, que ceux qui brûleraient dans l'Enfer? Hélas! madame, le Paradis serait bien morne et je ne sais trop dans lequel des deux endroits, le Ciel ou l'Enfer, on serait, tout compte fait, le plus malheureux. Je dis mieux; étant donné le cœur humain, je peux imaginer que tous les élus, prosternés, supplieraient Dieu de faire grâce à ceux du feu éternel, et que s'il refusait de mettre fin à cette situation affolante, les femmes, les sœurs, les filles, les mères, et aussi les époux, les frères, les fils, et les pères, bref, tous, sans exception, se jetteraient en bas, préféreraient aller souffrir avec ceux qu'ils aimaient, plutôt que de demeurer, là-haut, aux côtés d'un Maître inexorable, et dans l'insupportable supplice que je viens d'évoquer. Et Dieu, bientôt, resterait seul, maudit de tous, aban-

donné pour toujours au silence de son Ciel vide? Voyez-vous, madame, pour songer au Paradis chrétien, il faut n'avoir jamais aimé personne, et s'être fait de Dieu une conception bien vilaine; car, s'il est quelque chose d'affreux, d'atroce même, n'est-ce pas assurément la vue d'un être implacable, obstiné dans sa rancune et que rien ne peut fléchir? Un tel être n'importe où, est au niveau de la brute; c'est une bête féroce. Et c'est ainsi, hélas! que, au sens de la doctrine chrétienne, on devrait envisager Dieu. »

— Les chrétiens invoquent, au sujet de l'immortalité de l'âme, les paroles de Jésus-Christ. Mais comme on va le constater, ces paroles sont équivoques et peu formelles.

Voyez l'Évangile selon saint Mathieu, chap. xxii, versets 23, 24, 25, 26, etc., jusqu'au verset 32. Il est question de la résurrection des morts, et non point de l'immortalité de l'âme. D'où, pour Jésus-Christ, les morts pouvaient bien être tirés du néant de la tombe, par un acte tout puissant de Dieu, les rappelant à la vie; mais rien n'indique positivement que Jésus-Christ ait vu, dans l'intervalle de la mort à la résurrection, quoi que ce soit d'immortel, survivant à l'individu charnel.

Et cette phrase : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais il est le Dieu des vivants » n'est point du tout faite pour dissiper l'obscurité.

Elle est si souple, comme d'ailleurs la plupart des paroles de Jésus, qu'elle se prête à des interprétations diverses, surtout à celle-ci : que les morts sont morts, et que Dieu n'a cure d'eux; qu'il n'a souci que des vivants. Mon intention, toutefois, n'est point d'imputer à Jésus-Christ une opinion matérialiste, que sa nationalité juive, au surplus, suffirait à expliquer, mais, simplement, d'établir que ses paroles sont d'une telle ambiguïté, que le problème de l'immortalité de l'âme n'en reçoit aucun secours, et qu'il est interdit de les faire servir à la soutenance de la thèse préférée.

En l'Évangile selon saint Marc, les propos de Jésus sont rapportés dans des termes identiques (chap. XII, vers. 18 à 27). En celui de saint Luc, également (chap. XX, vers. 27 à 38). La version de saint Luc est même de nature à particulièrement fortifier la théorie opposée. En effet (vers. 35), Jésus dit : « Mais, ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts, etc. » On est fondé à déduire, de cette formule, que tous ne ressusciteront pas; puisque, selon sa parole, ne ressusciteront que ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part au siècle à venir. Ce partage et ce triage sont inconciliables avec le principe de l'immortalité de l'âme, qui serait aussi bien pour les méchants que pour les justes, sous peine de ne point être, et de se réduire à une décision facultative de Dieu; il ferait sortir de leurs fosses ceux-là, seulement, qu'il destinerait à une nouvelle vie, et il laisserait les autres se dissoudre dans le suaire de la mort éternelle.

Tout ceci est vague, obscur encore.

Il nous faut quelque chose de précis et de catégorique.

Il me faut conclure sur l'article, jusqu'à présent impénétré, de la Mort, d'une manière solide et claire.

Peut-être mes déductions ne seront-elles pas du goût de la plupart de mes semblables! Mais je ne peux y remédier, non plus que je ne peux guérir l'incurable folie qui les pousse à aimer la vie et à chérir leur présente forme, à telle enseigne qu'ils admettraient qu'elle se perpétuât *ad vitam æternam!*

Hélas! ne serait-il pas mieux et plus sage de leur part de reconnaître combien leur forme actuelle laisse à désirer, combien leur sort présent est dou-

loueux, et combien il est, à tout point de vue, préférable de laisser venir le progrès et de marcher avec lui?

Au surplus, qu'ils se consolent. S'ils savent me comprendre, ils verront qu'ils n'auront pas de si tôt cessé de vivre. Sous une interminable variété de costumes, de rôles, de conditions, de formes et de personnalités, ils en ont pour l'éternité. Cela leur suffira, je pense. Et, j'ai même peur que descende en eux l'épouvante d'une telle perpétuité.

Quoi qu'il en soit, je dois, d'abord, rappeler que ni Jésus-Christ, ni Moïse, le plus grand savant que la terre ait vu, n'ont nullement cru et n'ont jamais annoncé, ni l'un ni l'autre, que les morts étaient appelés à *ressusciter*, à reprendre leur ancien corps, leur ancien sexe, leur ancienne chair, et leur ancienne figure, pour, ainsi rhabillés de leur ancienne personnalité, aller continuer de vivre dans un autre monde (4^e concile de Latran).

Et cela devait déjà suffire à rendre douteuses les prétendues Résurrections qu'on attribuait à Jésus-Christ.

Et ce soi-disant Autre Monde, tout compte fait, ne pouvait que faire partie du présent Monde, car, il lui était bien impossible de n'être pas quelque part dans cet Espace qu'on posait comme infini et qui, dès lors, était unique et ne laissait rien hors de lui.

Nous avons vu, encore, que personne n'a et ne peut avoir une idée précise de « la personnalité » ; et nous ajouterons que nul ne voyait et ne savait, au juste, non plus, ce que pourrait être cette *autre* vie dans un *autre* monde. Aucun de nous ne se trouvait en état de dire le lieu que cet autre monde

occupait, ni la manière dont les corps et les chairs ressuscités s'accommoderaient d'une existence céleste.

Glorieux et spirituels (comme l'a dit saint Paul, 1^{re} Épît. aux Corinth, chap. xv, vers. 44), ces corps ne seraient plus des corps, et s'ils n'étaient pas glorieux, c'est l'autre monde qui cesserait d'être céleste. Puis encore, s'ils étaient différents, ils ne seraient plus les mêmes corps qu'autrefois, et s'ils étaient de tout point les mêmes, ce serait atrocement la perpétuation de nos misères et infirmités; il y aurait dans le ciel des fous et autres types déplaisants.

Et sur l'article du mérite et du démérite, quelles controverses, et interminables, n'étaient pas de saison? Où se trouvaient, en vérité, le mérite des déments, des pauvres d'esprit, et encore des enfants tôt fauchés par la mort? Une longue vie, une large intelligence ne devenaient-elles pas, dans ces conditions, des pièges, de funestes présents, tant elles apportaient d'occasions de compromettre son salut et d'être attribuable à l'enfer! Quel imbroglio! Quelle cacophonie de raisons, de motifs, d'arguments, de sophismes et de niaiseries! Au regard du christianisme, ce problème du salut est loin d'être net. Jésus-Christ a dit : « Soyez parfaits comme le Père qui est dans les cieux est parfait ». Or, cela est impossible; l'homme ne peut pas rivaliser avec Dieu. Dans notre temps, au contraire, les vicaires de Jésus-Christ disent : « Dieu n'en demande pas tant », et ils concèdent à l'homme la liberté d'une existence exempté d'héroïsme et d'austérité, toute plate, bourgeoise, bien laïque, pleine de fautes, d'impuretés et de taches. Or, cela est aussi inadmissible. Entre ces deux extrêmes, point de degré qui

soit acceptable, car ce serait plus ou moins se rapprocher, selon le cas, de l'une ou de l'autre des deux propositions précédentes. Il ne servirait à rien de biaiser. C'est tout l'un ou tout l'autre. Ou il suffit de mener la vie de tout le monde, et cela annule la plupart des prescriptions de l'Église et de ses enseignements, et surtout emporte et dément la parole du Christ; ou bien, il faut atteindre à la perfection divine, et cela est pour désespérer la totalité des humains. On le voit, le christianisme ne détenait pas une doctrine uniforme, et moins encore impeccable, sur cet article de tout premier ordre, et, particulièrement, son fondateur lui-même ignorait la vérité transcendante cachée au sein des Universaux, *qu'il n'existe qu'un Homme, qu'un seul et unique être humain*. Or, cela efface radicalement toutes considérations sur le nombre immense des damnés et le nombre infime des élus, car tout se réduit à *un*.

De plus, voici finalement que nous savons que le *lieu* est une fiction, que le *ciel* est un mot, que l'Espace n'existe pas.

Je ne crois donc plus facile, désormais, de maintenir cette géographie nuageuse et supra-lunaire, non plus que cette anthropologie posthume et ultra-fantaisiste.

Ceci dit, qu'est-ce que la Mort?

Le végétal en vie pousse des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits, etc.

L'animal (l'homme y compris) en vie, nourrit ses cellules, unités multiples de son organisme, les renouvelle, se produit lui-même par la nutrition, c'est-à-dire qu'il s'entretient et se répète; enfin, il se reproduit par la génération.

Tout cela vu du côté du monde sensible.

Il faut, en allant, remarquer ce verbe suggestif : *se reproduire*, reproduire soi. C'est se refaire, se faire revenir, renaître, se faire réapparaître soi-même dans un autre soi-même, un *alter ego*, ou dans plusieurs autres soi-même, ce qui prouve bien que l'unité passe dans le multiple.

Qu'on m'entende bien. Les transmissions héréditaires relèvent uniquement de la logique, en ce qui est des ressemblances. Pour les dissemblances, elles sont régies par la loi de discontinuité, laquelle, comme on l'a vu aux Universaux, réalise, dans les individuations, tous les possibles inclus en l'universel. Conséquemment, quand je dis que « se reproduire » c'est renaître, je parle métaphoriquement, car je n'ai nullement en vue l'individué, mais seulement l'universel. Ce n'est pas le père apparent qui renaît, ni l'ancêtre, c'est Adam qui prend nouvelle forme et nouveau visage. Sinon, d'ailleurs, les filles seraient seules les reproductions de la mère, qui serait exclue de sa descendance mâle, et *vice versa* pour le mari.

On voit de là le ridicule des fatuités touchant la race, le sang, le sang noble, le sang royal ! On peut aussi se retourner et jeter un petit regard de circonstance au Darwinisme.

Les soi-disant fils du Roi ne sont ni lui-même, ni ses aïeux, au sens étroit et mondain ; ce sont de nouvelles individuations, de nouvelles incarnations de l'être unique. En ce sens large et philosophique, ces fils du roi seraient aussi bien la réapparition d'un paria hindou ou d'un rôdeur de barrière, que celle d'un prétendu ancêtre du noble sire, si des réincarnations individuelles et personnelles étaient

possibles. Mais non, en vérité, rien ne revient des formes vécues et passées, aucune d'elles ne fait retour. C'est toujours de l'inédit que Dieu crée et que la vie reçoit. L'Adam permanent ne reprend jamais aucun de ses vieux visages ni de ses précédents caractères. Votre fils, ô roi, n'est donc un autre vous-même qu'en ce sens que vous-même vous étiez un nous-mêmes, et que vous vous confondiez avec nous tous.

La langue, le langage d'une race en vie, s'entretient, s'enrichit, pousse des branches nouvelles, produit des vocables nouveaux, représentatifs d'idées neuves et de besoins nouveaux.

Une nation en vie produit des œuvres, des faits, des inventions, des hommes, des héros, etc.

Métaphysiquement, la vie c'est la production et la succession des *idées* de l'Être.

Physiquement, la vie c'est la production et la succession des *êtres* représentatifs des idées de l'Être unique.

Dans tous les cas, c'est le Mouvement, c'est le *Changement*, c'est l'Activité; bref, la *Vie*, c'est donc la *Productivité*.

Inversement, la Mort, pour le végétal, l'animal, l'homme, la langue, la nation, etc., c'est donc la cessation de ces activités; la Mort, c'est donc l'*Improductivité* radicale, interne et externe. La forme morte fait place à une autre (qui est le fait de Dieu et que lui seul crée).

Incidemment, observons que Dieu, l'être universel et Éternel, ne peut cesser un instant de produire, de créer. Il n'est l'Esprit vivant qu'à ce prix. S'il tombait, une seule minute, dans l'inaction, dans l'improductivité, il mourrait, il serait

l'Esprit mort, le Néant, ce qui est impossible.

Or ça, venons-en à l'Homme.

Toute unité est multiple, tout multiple est un.

Les chrétiens auront une particulière et avantageuse facilité à souscrire à cette vérité, eux qui soutiennent que le corps humain et le sang de Jésus-Christ étaient tout entiers et sans être le moins du monde multipliés, dans chacune des milliers d'hosties consacrées, au même instant, dans des milliers d'églises, et même, dans chacun des fragments de chacune de ces hosties qui seraient réduites en morceaux. Ils ont là un brillant exemple, en effet, d'une immense pluralité qui n'altère en rien la permanence de l'unité.

D'autre part, l'unité est un universel.

Mais, l'universel est-il un infini, ou un fini?

Les Universaux qui forment la série interminable des possibles sont en nombre infini. En d'autres termes, leur progression est infinie, sans bornes; elle constitue l'éternelle Création.

Nous avons vu au chapitre XX qu'il y a deux sortes d'universaux : les universaux métaphysiques ou infinis θ et les universaux physiques ou infinis λ . Ces derniers aboutissent, en somme, à une durée limitée et à un nombre limité d'individuations. Ce sont, tout compte fait, des *finis*. Et chacun de leurs individus, isolément, est lui-même, à plus forte raison, un *fini*, d'une durée plus restreinte et plus courte de beaucoup que celle de l'universel λ dont il dépend.

En définitive, l'Universel physique, et son Particulier, sont, tous deux, des *finis*. Donc, ils sont tous deux, des actuels et des temporaires.

Il ne faut jamais omettre de faire intervenir, en

pareil cas, le mot préciseur et indispensable, de *Actuel*. Sans lui, l'idée reste ambiguë et obscure; c'est cette faute qu'en maints endroits Kant même n'a pas su éviter.

La durée de l'Universel physique est immensément plus longue (non que celle de son Particulier *in globo*, qui est, juste, la même, bien entendu) mais plus longue immensément que celle de l'individu, pris isolément.

L'Universel physique dure tant qu'il a en lui des possibilités, c'est-à-dire des variations, des combinaisons à produire. Mais, lorsque l'Universel physique a épuisé tout son lot de combinaisons et de variations, il cesse de produire; donc il meurt, laissant la place à un autre Universel physique, plus élevé.

L'Universel Homme, l'Homme *sui generis*, Adam-Ève, celui qui additionne toutes nos existences et qui vit un nombre incalculable de vies, vit depuis longtemps, vivra encore fort longtemps; mais n'empêche que lui-même n'est pas éternel; il est temporaire; il a commencé, il finira.

A fortiori, l'homme particulier, vous, moi, nous tous, nous mourons. Nous sommes d'une durée moindre encore; nous tombons de l'arbre, du tronc commun, comme des feuilles mortes, ou, le préférez-vous, comme des fruits mûrs.

Mais, qu'est-ce qui meurt de nous?

C'est la forme, la figure, je dirais presque, *la tête*, actuelles. M. X, M. Y, Mlle Z sont finis. Leur forme a rempli son rôle; elle disparaît.

Toutefois, eux morts, nous morts, l'Homme universel Adam-Ève subsiste, survit, vit, et vivra, un nombre inconnu de siècles, tant qu'il aura des formes utiles à émettre.

Or, Adam-Ève, c'est moi, c'est vous, c'est nous tous; nous sommes tous *un seul être, un seul corps, une seule âme*.

En conséquence, nous mourons sans cesser de vivre, nous disparaissions sans cesser d'être, nous quittons une forme pour en reprendre aussitôt une autre parmi la foule des formes humaines qu'il reste à réaliser.

On ne quitte pas la vie. La vie, l'être, c'est l'absolu, c'est l'infini, qui ne laisse aucune marge hors de lui et duquel on ne peut pas sortir. On ne quitte donc pas la vie, cela est impossible; on est dans la vie pour l'éternité.

Dès lors, préparons donc pour nous-mêmes les temps futurs, l'amphictyonisme de l'avenir et les cités nouvelles, car c'est nous-mêmes qui y vivrons et qui y revivrons sans fin.

La mort nous condamne à perdre la tête, elle nous décapite. La tête, en emportant la personnalité, car la tête est à peu près toute la personnalité, tombe aux archives éternelles. Le corps unique toujours vivant, toujours multiplié sans cesser d'être unique, ou, si vous aimez mieux, l'*Ame unique*, Adam-Ève, entre aussitôt dans une nouvelle individuation, reprend instantanément une nouvelle tête et une nouvelle personnalité, le plus souvent, très lointaine de l'autre, comme race, comme famille, comme sexe, comme conditions physiques et morales; faisant ainsi succéder, à celle d'un Européen, celle d'un Africain ou d'un Polynésien; à celle d'un moine, celle d'un nègre idolâtre; à celle d'un rabbin, celle d'une bayadère; à celle d'une mondaine riche et parfumée, celle d'un Lapon nourri et oint d'huile puante; à celle d'un financier plongé dans le

luxue et l'or, celle d'un ouvrier rompu de travail et de fatigue, etc., et *vice versa*, sans qu'au travers des temps et des avatars, il cesse jamais d'être le même et qu'il cesse jamais d'être infiniment différent.

Le rôle du visage est unanimement attesté bien que d'une façon inconsciente. La sagesse secrète qui nous met les paroles sur les lèvres ne nous fait-elle pas dire d'un homme illustre vivant ou non : « Cette haute figure » ? D'autre part, l'unité d'Adam-Ève, soit dit en passant, ressort, suffisamment, du récit biblique de la création de la femme, lequel est encore une explication cachée de cette vérité que le Négatif sort du Positif. (Genèse, ch. I, vers. 27 ; ch. II, vers. 21, 22, 23, 24.)

Le multiple individuel est donc passager ; il s'écoule et disparaît. L'universel λ persiste, lui, pour toute la série des siècles qui lui sont dévolus, c'est-à-dire jusqu'à épuisement des possibles individuels qu'il comporte.

Les Spirites (dont je crois utile de dire deux mots) parlent d'esprits désincarnés qui, après une expectation plus ou moins prolongée, se réincarneraient.

Ils veulent assurément, par *esprit*, signifier une *âme individuelle*, une personnalité, par exemple, la vôtre, ou la mienne, ou celle de César.

Ce seraient des âmes ayant déjà servi, ce ne seraient plus des âmes *neuves*. Mais n'importe, elles seraient toujours *individuelles*.

Toutes mes réflexions sur l'impossibilité de saisir la *Personnalité* et de la fixer, s'adressent dès lors à leur secte aussi bien qu'aux autres.

J'y veux ajouter ceci : telle ou telle Personnalité ne saurait se réincarner qu'à l'une de ces deux conditions : ou se conserver, ou se dénaturer.

Si elle se réincarne sans changer, c'est la même personnalité qui revient à la vie, et mieux, *qui continue de vivre*. Si elle change, c'est une nouvelle personnalité toute différente, *qui commence de vivre*.

Je n'ai à retenir que la première hypothèse, et je vais démontrer qu'elle est insoutenable. Car, tous les êtres commencent et passent par la vie fœtale, l'enfance, etc. Par quoi l'on voit qu'un homme, mort à soixante ans ne reprendrait pas, en se réincarnant, sa vraie et ancienne personnalité, puisqu'il retournerait à l'état d'embryon, d'enfant, d'adolescent, etc.

Il n'y a donc nulle part la moindre apparence de réincarnations qui seraient sans changement, le retour d'une antérieure personnalité, puisqu'on ne voit jamais des enfants naître vieux, blancs de cheveux, ridés, pleins déjà de science, d'expérience et de renseignements.

Il y a donc toujours changement de personnalité.

Or, c'est cela que je soutiens et révèle dans ma doctrine. Quant au Spiritisme, il n'a pas, en agitant ces questions, des idées nettes et bien digérées; il n'a que des pensées confuses et obscures. Il dit des choses que les faits démentent radicalement et qui ne concordent pas mieux avec aucune des réalités observables qu'avec aucune des exigences de la raison et de la logique.

Or, c'est à cette double efficacité probante qu'on reconnaît la valeur, la force et la vérité d'une théorie; *il faut qu'elle soit exacte, et à la fois, subjectivement et objectivement.*

Nous venons de le dire, et nous y reviendrons au chap. xxvii, il n'y a pas d'âmes individuelles; il n'y a qu'une Ame unique, éternelle, infinie. Ceci nous permet de revenir en arrière sur le problème de

l'Idéologie et de poser, quant à lui, des conclusions précises et radicales. Les Sensualistes du genre de Loke, Condillac, et consorts, commettaient, sur ce point, la même erreur que les adeptes du Spiritisme; leur théorie sous-entendait la croyance à l'âme particulière et individuelle, et ils la présentaient sous l'apparence, demeurée célèbre, d'une *table rase*. Or, il est maintenant facile de voir que leur théorie tout entière était fautive; elle est foncièrement détruite et ruinée par la Psychologie nouvelle que le Mentalisme établit.

Poursuivons ma doctrine. Je dis que la vie étant considérée et vue du côté du monde sensible, où règnent le Temps et la Discontinuité, chacun de nous meurt, perd à jamais sa forme et sa figure actuelles, mais revient de suite et sans fin, sous une forme et une figure nouvelles, pour remplir un nouveau rôle.

Après avoir tenu le sceptre et l'épée sous l'apparence de César, le voici tenant la lanterne et le crochet d'un chiffonnier; après avoir savouré toutes les ivresses sous les apparences d'un Sardanapale ou d'un Crésus, ou d'un Lucullus, ou d'un Trimalcion, le voilà qui connaît toutes les hontes et toutes les misères d'un sordide mendiant couvert de plaies, etc., et inversement.

Ainsi, nous remplissons successivement tous les emplois de la scène humaine. C'est toujours le même homme qui fut successivement Moïse, Tibère, Jésus-Christ, Caïphe, Mahomet, Luther, Alexandre, Napoléon, Virgile, Horace, Musset, Frédégonde, Messaline, sainte Thérèse, Lacenaire, Troppmann, Ugolin, Borgia, saint François d'Assise, le marquis de Sade, Gilles de Retz, etc., etc., etc., et cet homme, c'est vous, c'est nous, c'est moi.

Ainsi, je compléterai la maxime, et dirai :

« Aimez votre prochain comme vous-même, car, il est vous-même. »

Vue du côté du monde intelligible, la vie est tout à fait différente. C'est alors le monde de l'infini θ . La loi de Continuité y règne. Rien n'y commence, rien n'y meurt; tout s'y transforme; tout s'y perpétue et s'y grave de manière indélébile.

L'Homme universel, Adam-Ève, y paraît éternellement dans tous ses rôles, avec ses myriades de formes successives, d'incarnations ou individualisations, et de figures diverses, où se trouvent la mienne, la vôtre, les nôtres et les anciennes et les futures. Là, c'est le sentiment de l'Unité qui prévaut, *l'unité de l'Universel*, cet être progressif, polymorphe et métempsykosique.

Qu'on fasse bien attention à ce dernier mot, si barbare qu'il soit; il vaut qu'on s'y arrête. Il rénove et éclaire vivement une antique croyance couverte depuis les lourdeurs du Christianisme, de je ne sais combien de railleries et d'invectives, et qui, cependant, domine de haut, du haut du vrai, les chétives conceptions de tout genre que le catholicisme est venu enseigner et accréditer.

Mais par là-même et par un de ces retours brusques que présente si souvent ma doctrine en plus d'un endroit, il s'ensuit que le Particulier, qui n'est temporaire que sur ce versant du monde sensible et phénoménal, devient éternel, par le canal de l'Universel, sur le versant du monde intelligible et transcendantal.

Ce qu'on appelait *notre corps*, c'est notre vie, et notre apparence temporaire sur le monde sensible, soit le particulier, la forme, le déterminé, le singulier.

Ce qu'on appelait *notre âme*, c'est notre vie et notre perpétuité dans l'universel et dans le monde supérieur de l'esprit et des idées.

Car il n'y a pas d'âme individuelle qui agisse et qui survive isolément, à jamais stationnaire! Les êtres particuliers, les individus ne sont que les incarnations variées, incessantes et passantes de l'universel Adam, *seule et unique âme de toute l'Humanité*.

Et lui-même, cet universel, il est individuel et temporaire par rapport aux Entités plus vastes qui le dominant. Aussi vient-il avec tout le reste se perdre dans *l'âme vraiment unique*, dans l'Être qui seul est et qui est tout, dans l'Esprit vivant, *en Dieu*, l'Un et le Plusieurs éternels.

Il n'y a pas d'âmes individuelles; retenez bien ceci (1).

De tout ce qui précède, il ressort qu'il n'y a pas de Morts proprement dits. Les tombeaux ne contiennent et ne retiennent rien.

Mais vous tenez peut-être à ce qu'on prête néanmoins attention à leur résidu?

Soit. Eh bien, qu'y voyons-nous?

Toujours un identique squelette.

Indication sommaire, autant qu'éloquente, que c'est le même, constamment le même être, partout et toujours.

Ainsi donc, les tombeaux ne contiennent et ne

(1) La distinction entre l'erreur du spiritisme et la vérité du Mentalisme sera nettement faite, si l'on remarque bien que, dans le Spiritisme, l'âme individuelle n'anime qu'un seul corps à la fois, ce qui implique la pluralité des âmes, tandis que, dans le Mentalisme, l'âme collective anime, à la fois, tous les corps vivants, ce qui exclut la pluralité des âmes.

retiennent rien, si ce n'est une preuve de la survivance et de la persistance de l'Unité. C'est pourquoi l'éternel soleil de la vie s'empresse d'essuyer les noms qu'on y grave et les larmes qu'on y répand.

Si je ne m'abuse, voici par ricochet, bien des fables à terre, sur les jugements d'outre-tombe (avant faire droit ou définitifs) des âmes pécheresses, sur les lieux de récompense ou d'expiation, sur les canonisations et *tutti quanti*, et entre autres sur ces fameuses *resurrections* qu'on osait si audacieusement attribuer à Jésus-Christ, qui, avant de s'arracher lui-même de ses mains, passait pour avoir repris à la Mort quelques-unes de ses victimes. Pouvoir exorbitant dont on osait encore gratifier de nombreux saints et mille autres thaumaturges de tout acabit! A vau-l'eau désormais ces mystifications! A vau-l'eau désormais ces impostures, le *jam fætet*, de saint Jean (XI, 39) et tous ces contes mensongers!

Et d'ailleurs, « les amis que Jésus s'était faits à Jérusalem et aux environs, tels que Lazare, Marthe, Marie de Béthanie, Joseph d'Arimatee, Nicodème, avaient disparu de la scène. » (E. Renan, *les Apôtres*, ch. VI.) Si Lazare avait été positivement ressuscité, véritablement ramené des puanteurs du tombeau par Jésus, comment, ajouterai-je, n'aurait-il pas pris à tâche de devenir le plus enthousiaste et le plus intrépide des Apôtres! Or, nulle part on ne le voit plus, ni auprès de Jésus pendant sa vie, pendant sa passion, ni au pied de la croix, ni au sépulcre, ni après, lors de la naissance de l'Église! On ne voit pas davantage, en aucun lieu, ni à n'importe laquelle de ces époques, aucun des nombreux malades et infirmes censément guéris par Jésus, non plus aucun

des autres prétendus ressuscités ! Quelle affreuse et invraisemblable ingratitude de la part de ces gens ! Ou plutôt, quelle indication déjà éloquente nous était donnée là de la fausseté des récits évangéliques, sur l'article de ces impossibles miracles !

Personne n'a jamais été ressuscité !

De plus, et maintenant, à quel ridicule n'atteignent pas les passages des mêmes textes, traitant de l'autre vie, de l'âme individuelle, du jugement dernier ! (V. Saint Matthieu, chap. XIII, vers. 42, 43, 49, 50 ; chap. XVI, vers. 26, 27 ; chap. XXII, vers. 28, 30 ; chap. XXIV, vers. 29, 30, 31 ; chap. XXV, vers. 31 à 46 ; Saint Marc, chap. XIII, vers. 24, 25, 26, 27 ; Saint Luc, chap. XIII, vers. 23 à 30 ; chap. XXIV, vers. 51.) Il n'y a qu'une vie infinie, il n'y a qu'une âme unique, la création est éternelle, la fin de l'œuvre est impossible, et il n'y a aucun Juge devant l'Unité et devant la Nécessité.

XXVII. — PSYCHOLOGIE. L'ÂME UNIQUE

Quand on est, par son époque, placé en un point intermédiaire de la Création, il faut, ou se reporter au point de départ, ou bien ne pas omettre d'envisager à la fois les deux portions, l'une en deçà, l'autre au delà, de l'Évolution.

I. Reportons-nous en pensée au commencement. Nous avons alors toute l'évolution devant nous.

Elle débute par la prédominance et l'énormité du corporel, mais elle marche vers la suprématie et l'énormité de l'esprit.

Les corps (*σωμα, corpus*) sont les nécessités de la Multiplicité. Ici, loi de discontinuité; ici, les êtres temporaires.

Quant à l'âme, ou esprit, c'est la puissance intellectuelle et la fonction morale de l'être (*Anima et Intellectus; ψυχή et νοῦς.*)

Effacez le multiple apparent, vous avez l'Unité réelle. Ici, loi de continuité; ici, l'Être éternel.

Alors je dirai :

Le corporel va en importance décroissante.

Le spirituel va en importance croissante.

En d'autres termes : évolution physique en série diminuante, évolution morale en série augmentante.

Nous sommes, ici, dans un ordre de vues assez compliqué; il faut que le lecteur pénètre bien la théorie.

A considérer les origines, on *redescend* l'échelle des êtres. Or, comme on dit communément qu'on la remonte, on commet une erreur.

A considérer les fins, on *monte* l'échelle des êtres. Or, comme on dit communément, qu'on la descend, on commet une seconde erreur, consécutive à l'autre.

Il faut respecter l'ordre de l'Évolution. Les Naturalistes, en conséquence, devront corriger leur manière et, dorénavant, écrire leurs classifications de bas en haut (1).

Et voici, la Nature présente trois règnes.

Il n'est question *d'âme qu'avec le Règne animal.*

Ame, esprit, pensée, volonté, conscience, c'est tout un (2).

(1) Le mot darwinien : « descendance » de la sorte disparaît.

(2) Le mot *Conscience* n'est pas synonyme du mot *Liberté*. L'une n'implique pas l'autre, et, c'est, peut-être, parce qu'ils ont

Le règne minéral et le règne végétal sont tous deux dépourvus de pensées. (Le règne végétal n'aurait, pour moi, que *l'animus*, ou πνεῦμα.)

Avant de passer outre, et pour ne laisser place à aucune équivoque, je précise ici mon opinion touchant l'Âme en général.

En premier lieu, ses facultés ou puissances diverses se présentent bien *unies* chez l'Homme, mais non point *inséparables*.

En second lieu, ses facultés diverses sont bien *séparées* dans les degrés antérieurs du monde organique.

Dès lors, je dis qu'il convient de reconnaître, jusqu'à notre étage biologique, trois âmes, à savoir :

identifié ces deux termes, que les philosophes n'aboutissent pas, dans leurs très savantes études, à des conclusions topiques et définitives. Pour moi, je nie radicalement le libre arbitre, et cependant je ne nie pas la conscience. Je prendrais ce dernier mot (s'il était permis de distinguer la conscience de l'entendement et de tout le reste) comme exprimant la *Moralité*, soit cet ensemble d'appétits supérieurs qui nous font aspirer à des réalisations du bien et du beau, toujours de plus en plus élevées et sublimes. En ce sens, la connaissance et l'appétit du vrai seraient surtout le fait de l'entendement ; le mal et le bien sont aussi vrais l'un que l'autre ; aussi l'entendement les conçoit-il tous les deux avec une égale facilité indifférente ; tandis que la Conscience ou Moralité, les distingue, pour fuir l'un et pour suivre l'autre. Mais je suis loin de vouloir séparer ce qui se présente à nous comme une unité. L'âme est bien pour moi la réunion de tout ce que je dis au texte ; elle est bien *l'anima*, et *l'intellectus*, soit tout ensemble ψυχή et νοῦς. Ce que je tenais ici, à souligner, c'est donc simplement que, pour moi, *conscience* est l'équivalent de *moralité*. Toutefois, cela n'implique en rien, *liberté* ou libre arbitre ; c'est le Fatalisme seul qui est exact, et le Fatalisme, d'autre part, ne supprime nullement la moralité ; seulement, il en transporte la charge et le mérite, de la créature, à Dieu, seul créateur, seul moteur, seul être.

- 1° πνεῦμα, l'âme-vie, du VÉGÉTAL.
- 2° ψυχή, l'âme- $\left\{ \begin{array}{l} \text{vie} \\ \text{sensibilité-volonté} \end{array} \right\}$ de l'ANIMAL.
- et 3° νοῦς, l'âme- $\left\{ \begin{array}{l} \text{vie} \\ \text{sensibilité-volonté} \\ \text{moralité} \end{array} \right\}$ de l'HOMINALITÉ.

La progression étant toujours une addition, et le trait d'union étant (ce qu'il est au surplus) l'équivalent du signe +.

a. Dans le règne animal, il n'y a qu'un être.

Cet être unique est une âme unique.

Elle revêt des formes corporelles nombreuses ; c'est la multiplicité de ses corps ; pure apparence, mais inéluctable nécessité logique de l'épuisement et de l'épanouissement de ses possibilités physiques.

Sous ces apparences multiples : unicité de l'âme.

Tel est le mystère, le Secret divin.

L'âme unique croît, se développe et grandit :

1° Physiquement, par les étages des Entités physiques, soit des Genres et des Espèces.

2° Moralement, par les étages du Bien et du Beau.

Mais, malgré ces changements successifs, cette Ame est toujours une, unique, identique. Elle est croissante et progressive, car, c'est une âme infinie, un infini θ .

Cet infini θ se développe infiniment, par une série infinie d'infinis λ , qui sont ses états graduels ; ce sont, en quelque sorte, les branches limitées d'un tronc sans fin.

Cette âme unique des êtres, *c'est Dieu*.

Qui donc maintenant oserait la donner pour une *table rase* ? Et qui, d'autre part, s'aviserait maintenant de soutenir que la raison humaine a, positive-

ment, telles ou telles limites, qu'au surplus personne n'est en mesure d'indiquer?

b. Dans chaque Genre, dans chaque Espèce, ou, plus généralement, à chaque étage, physique et moral, il n'y a qu'un être infini λ , qui est l'âme unique incarnée.

Cette âme unique, infini θ , devient, en s'incarnant *dans une Entité*, dans une Espèce, un infini λ , parce qu'il y a nécessité de forme corporelle.

Exemple : Dans l'espèce humaine, il n'y a qu'un Homme-Femme ; il se nomme Adam-Ève.

Cet homme unique est une âme unique, qui est l'Âme du monde, parvenue au point actuellement culminant (sous réserve de l'ultérieur, incépuisable).

Et, au regard de Adam-Ève, il n'y a pas plus d'âmes particulières pour ses individués, qu'il n'y a d'âmes fragmentaires pour chacun de nos membres, pour nos mains, nos doigts, nos cellules.

c. Mais, dira-t-on, l'Homme est extérieur à Dieu. Non. Nous avons supprimé l'Espace et le Lieu. Il faut donc repousser, dorénavant, tout ce qui nous ramènerait à des opinions matérialistes.

Dieu est pur Esprit. La création est purement spirituelle. Les idées sont la vie de l'esprit, et ne sont point en dehors de l'esprit. Les idées sont les êtres, donc les êtres ne sont point hors de l'esprit.

L'Esprit vivant, l'Esprit éternel, Dieu, est donc tout ce qui est. Les êtres sont lui, sont ses états divers, connexes et successifs. Ils sont ses pensées graduelles, ses différentielles, en un mot, ses âmes progressives, incarnées, *idéalement*, en des apparences charnelles. Ces âmes entitaires sont lui.

même, marquent ses progrès vers l'Absolu, constituent son ascension.

II. Si nous nous plaçons à notre rang intermédiaire, nous devons considérer les deux directions de l'évolution : l'amont et l'aval, ou mieux, le Bas et le Haut.

En *redescendant* l'échelle des êtres vers l'*En-Bas*, vers les racines, vers les origines, l'Ame unique, essence unique, est de plus en plus embryonnaire. Exactement comme le Bien, la Lumière, etc. (V. les contraires, *suprà*). A ce point bas, l'Ame du monde, ou Dieu, est infinitésimale. D'où, l'ombre, la nuit morale, la laideur, le Mal, est énorme : royaume de Satan.

En *montant vers le haut*, vers l'*En-Haut*, vers le progrès, vers les fins, l'Ame unique est de plus en plus grande, pure, et belle. Elle croît dans le double sens de l'esthétique et de l'éthique (1).

A chaque étage, l'Ame unique, un moment arrêtée dans une Entité qui est un infini λ , refait un pas en avant et accède à un infini λ , subséquent et supérieur.

Pour l'Église, à partir de l'Homme, Dieu avait fini de créer ! Il nous aurait, ainsi, passé sa puissance, et jusqu'à la fin des mondes il assisterait, passif et étonné, à l'éclosion des merveilles que le génie humain invente et imagine ! Dieu spectateur oisif, quelle pitié ! Ceci faisait la Créature supérieure au Créateur.

Comme on peut le voir, en résumé, les entités de

(1) Car, au fond, l'Esthétique et l'Éthique étant même chose, ce que j'ai plus expressément dit de la Morale s'applique aux deux.